

ÉCRIRE VITE UN BON ROMAN

EMMANUEL PONS



ITAK ÉDITIONS

ÉCRIRE VITE UN BON ROMAN

Emmanuel Pons

Itak Éditions

ÉCRIRE VITE
UN BON ROMAN

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Arléa

Je viens de tuer ma femme (roman), 2006

Ma mère à l'origine (roman), 2008

Aux éditions Arléa Poche

Je viens de tuer ma femme (roman), 2008

Chez Itak Éditions

Au Pays du Sucre (contes, tome 1), 2013

Au Pays du Sucre (contes, tome 2), 2013

Au Pays du Sucre (contes, tome 3), 2014

Au Pays du Sucre (contes, tome 4), 2015

Au Pays du Sucre (contes, tome 5), 2016

Au Pays du Sucre (contes, tome 6), 2017

Au Pays du Sucre (contes, tome 7), 2020

Au Pays du Sucre (contes, tome 8), 2022

Écrire vite un bon roman (méthode), 2016

Kazir ou le Festin d'Adam (novella), 2017

Imagine (contes, tomes 1 à 3), 2017

Le Voyage de Gabriel (conte), 2017

Chez Itak Poche

Au Pays du Sucre (tomes 1), 2017

Au Pays du Sucre (tomes 2), 2017

Au Pays du Sucre (tomes 3), 2017

Au Pays de l'Eau (contes), 2017

Au Pays du Ciel (contes), 2017
Au Pays des Outils magiques (contes), 2017
Au Pays de la Trousse magique (contes), 2017
Ziggy Twiz (conte, suivi de huit contes inédits), 2017
Ulysse ou l'Odyssée d'un pain d'épice (roman), 2017
Le Mystère de la chambre blanche (roman), 2017
Bouyou-Bouyou ou les Parents odieux,
suivi de *Les Deux Bêtises du père Noël* (contes), 2017
Petites propositions de sagesse quotidienne (spiritualité, tome 1), 2017
Petites propositions de sagesse quotidienne (spiritualité, tome 2), 2017

Aux éditions Rytmance
Réalisme intérieur (arts, essai), 1997
Epka Mag (arts, fiction plastique), 2016
La Saga Epka (arts, fiction plastique), 2016
Antoine Correia (arts, monographie), 2020
Derrière la vitre (roman), 2021

Aux éditions Rytmance, partenariat Controversy
ThebOmb vs Kysorus (comics) 2022

Aux éditions Rytmance, collection « L'art en poche »
Antoine Correia (2017)
Serge Delaune (2019)
Frédéric Léglise (2019)
T-Kid 170 (2019)

Supposez que vous puissiez écrire un bon roman en trois mois : tenteriez-vous l'aventure ? Vous ne croyez pas que ce soit possible ? Pourtant, ça l'est ! J'ai écrit mes deux premiers romans *Je viens de tuer ma femme* et *Ma mère, à l'origine* (éditions Arléa) en, respectivement, six et quinze semaines, et la saga pour enfants d'une centaine de contes *Au Pays de* (Itak Éditions) en un an. Et je ne suis pas une exception. Grâce à quoi ai-je pu y parvenir alors que je n'avais jamais écrit auparavant ? Simplement grâce à... l'envie ! Pas l'effort, pas l'obligation qui aurait fait suite à un défi personnel, non. Juste grâce à l'envie.

Le but de cet ouvrage est d'abord de vous donner envie d'écrire et, seulement ensuite, de vous faire découvrir des techniques d'écriture.

L'envie, c'est de l'énergie. C'est pourquoi je vous invite à garder près de vous cet ouvrage pendant toute la durée de gestation de votre roman.

Consacrer deux ans à la rédaction d'un livre nécessite de la discipline, une persévérance exemplaire et une envie sans cesse renouvelée. En revanche, s'offrir deux cents heures pour réaliser son rêve, c'est déjà beaucoup plus réalisable.

**Oui, vous pouvez écrire vite un bon roman.
Vite, c'est deux heures par jour, pendant trois mois.
Un *bon* roman, c'est un roman qui *vous* plaît.**

Je vous invite à me faire confiance pendant la lecture de cet ouvrage, et à jouer le jeu avec moi. Je dis « jouer », car il n'en va pas de votre vie, juste de votre envie.

Satisfaisons-la !

PREMIÈRE PARTIE

Je vais écrire vite un bon roman
grâce à l'énergie...

Introduction

Des centaines de milliers d'hommes et de femmes, en France, veulent écrire. Certains commencent même un roman, mais seule une petite partie de ces intrépides parvient au terme du récit. Pourquoi baisse-t-on les bras avant de commencer, après le premier tiers ou dans la dernière ligne droite ? Parce qu'on a perdu l'énergie !

On crée grâce à l'énergie.

Qu'il s'agisse d'écriture, de musique ou d'arts plastiques, de création d'entreprise ou de la construction d'une vie nouvelle, il est illusoire d'espérer aller au bout d'un projet sans énergie... Ou dans quelles tristes et fatigantes conditions ! L'énergie offre un sentiment de légèreté, une sensation de facilité et l'impression d'être porté par le flux de la vie, et non plus de ramer à contre-courant. Pourtant, nous passons la majorité de notre temps à combattre ce qui est. Nous ramons face aux vagues de la vie, nous n'avancons pas ou peu, et lentement. Le manque d'énergie laisse place à la lourdeur, à la difficulté, à la réalisation dans l'effort, or...

Les choses ne s'obtiennent pas par l'effort, mais par l'énergie.

Si nous n'avons plus d'énergie, c'est qu'elle fuit notre corps de toutes parts. Elle fuit parce que nous nous fatiguons à refuser la vie telle qu'elle est et à l'imaginer meilleure demain. Pourtant, vous n'aurez pas *demain* plus de temps pour écrire et vous n'aurez pas *demain* plus d'idées pour votre récit. Pourquoi ? Parce que vous avez déjà tout en vous pour raconter votre histoire et parce que la vie, c'est ici et maintenant. *Demain* n'est qu'une excuse, une invention néfaste du mental pour justifier tout ce qu'il vous empêche de faire. J'entends souvent des gens me dire qu'ils n'ont pas le temps d'écrire, mais que, dès qu'ils l'auront, ils écriront. Certains me le répètent depuis dix ans !

On n'a jamais le temps, on le prend. Et on ne le prend que lorsque l'envie est là. Mais cette envie a un ennemi principal, que je m'amuse à nommer...

Le *wish killer*.

« Oui, mais... » de son vrai nom. Derrière ce « oui, mais... » se cachent des milliers de prétextes qui relèguent la précieuse envie d'écrire au second plan. Exemples de *wish killer* :

- Oui, mais, le soir, je dois m'occuper des enfants.
- Oui, mais, le week-end, je récupère de la semaine et je profite de la famille.
- Oui, mais écrire, c'est un luxe que je ne peux pas m'offrir en ce moment.
- Oui, mais j'ai peur des réactions des amis quand ils liront le manuscrit.
- Oui, mais je ne serai jamais capable d'écrire un « truc » bien.
- Oui, mais je n'ai aucune chance d'être édité, je ne connais personne dans le milieu.
- Oui, mais j'étais nul en français à l'école.
- Oui, mais la journée, depuis que je suis au chômage, je cherche du travail.

Quel est votre « oui, mais... » ?

Je vous invite à cesser votre lecture à la fin de ce paragraphe, à refermer ce livre et à chercher. Oui, oui, maintenant, là où vous êtes. Car si vous lisez cet ouvrage, c'est que vous n'avez pas encore écrit votre roman... à cause de lui, à cause de ce fameux *wish killer* ! Allez-y, cherchez... Un seul suffit. Un seul peut paralyser votre vie créatrice. Et si vous en aviez plusieurs ? Alors, avez-vous trouvé votre « oui, mais... » ? Soyez sûr que ce *wish killer* n'est qu'une astucieuse création de votre esprit pour vous « protéger » et justifier votre non-écriture. Il n'a pas de fondement. Il n'a aucun fondement ! Si vous remettez sans

cesse à demain l'écriture de votre roman, vous n'écrirez jamais ! Alors jetez votre *wish killer* une fois pour toutes.

Conserver son énergie sur le long terme.

Il existe heureusement des moyens pour cela. Ils nous sont enseignés depuis une quarantaine d'années par la PNL (programmation neurolinguistique). Rassurez-vous, il n'est pas question ici de se mettre à étudier la PNL, juste d'écrire grâce à...

L'ancrage et la programmation du cerveau.

Qu'est-ce qu'un ancrage ? C'est la création consciente ou inconsciente d'une connexion neurologique entre un stimulus et une perception visuelle, auditive, kinesthésique (qui se rapporte au toucher, aux mouvements, aux émotions, à la perception de l'espace), olfactive ou gustative. Pour rester dans la littérature, un exemple type d'ancrage serait la madeleine de Proust. Dès qu'il l'a en main, l'auteur de *À la recherche du temps perdu* retrouve les parfums de sa jeunesse. Pourquoi ? Parce qu'il a créé, à son insu, cette connexion quand il était jeune.

Nous fabriquons régulièrement des ancrages sans le savoir, y compris des ancrages négatifs. Supposons que vous veniez de vivre un drame, vous l'exprimez à votre mère qui, pour la première fois, vous serre très fort dans ses bras. Le risque existe que vous ressentiez les mêmes sensations négatives des années plus tard, le jour où votre mère vous serrera à nouveau dans ses bras. Puisque notre cerveau crée des connexions neurologiques en permanence, il importe d'être le plus conscient possible de ce qu'on fait. Voilà pourquoi je vous demanderai d'allumer ou de ne pas allumer votre ordinateur selon les circonstances (nous y reviendrons).

Parce que les ancrages les plus efficaces sont ceux que l'on crée soi-même, il vous faudra trouver les vôtres. Vous pourrez créer vos ancrages par l'observation d'un objet, l'écoute d'une musique, la

répétition d'une phrase... Attention : pour ne pas récolter l'effet inverse de celui souhaité, vous devrez...

Être dans un état positif pour créer votre ancrage.

Si vous vous disputez avec votre conjoint et que, pour vous changer les idées, vous allumez votre ordinateur avec l'intention d'écrire votre roman, vous risquez de revivre les mêmes sensations désagréables la prochaine fois que vous le ferez. Ces sensations (jambes flageolantes, poitrine oppressée, mal de tête, dos douloureux, nuque raide, estomac qui brûle...), c'est de l'énergie qui fuit. Vous n'aurez pas forcément les mêmes symptômes, mais vous pourrez vous sentir « bizarre », parce que vous activerez la connexion neurologique créée. Vous subirez donc les effets de cet ancrage négatif : vous serez en perte d'énergie et vous aurez plus de difficultés à écrire.

Pour écrire avec facilité, il faut avoir confiance en ses capacités. Si l'on nous a bêtement répété depuis notre enfance que nous n'arriverions à rien, si nous avons vécu un échec qui nous a marqués, notre confiance naturelle est altérée or...

La croyance nous limite dans toutes nos réalisations.

Nos capacités ne nous permettent pas d'aller plus loin que là où nous pensons pouvoir aller. Pourtant...

The sky is the limit.

Ce n'est pas un hasard si les Américains entreprennent autant : ils sont élevés dans l'idée que seul le ciel est la limite. Et c'est vrai ! Nous n'avons aucune limite... que celle que nous nous imposons. Dites-moi « Je suis incapable d'écrire un roman », et je vous répondrai « C'est vrai. » Dites-moi « Je peux écrire un roman sans problème », et je vous répondrai « C'est vrai », car...

Vous êtes votre seule limite.

Comme il est plus facile de brandir un « oui, mais... » que de dire « je suis incapable de... », la liste de nos « oui, mais... » grandit au fil des ans. Heureusement, il existe une façon de programmer le cerveau pour accomplir ce qu'on veut *réellement* faire. Comme vous n'êtes pas en formation de PNL, *partons du principe* que vous voulez *au plus haut point* écrire un roman. Pourquoi ? Parce qu'avant toute programmation, vous devez vous assurer que votre objectif principal est *vraiment* d'écrire un roman.

C'est bien souvent qu'un objectif en cache un autre, ou n'est pas le « bon ». On peut ainsi, sans le savoir, vouloir écrire pour prouver quelque chose à quelqu'un, à soi-même, ou parce qu'on pense que ce projet donnera un sens à sa vie, que cela « occupera » ; parce qu'enfant, on a entendu qu'on écrirait un roman un jour, etc. C'est pourquoi, en PNL, on s'appliquerait à déterminer la pertinence de votre objectif.

Pour que fonctionne la programmation – donc cette méthode –, il faut que vous soyez sûr qu'écrire vite un bon roman est...

Ce que vous voulez faire par-dessus tout.

Il faut que le seul fait d'y penser vous transporte de plaisir. Vous pouvez vouloir quelque chose consciemment que ne veut pas votre inconscient, et vous envoyer des messages contradictoires tels que : « Je veux écrire un roman pendant mon temps libre. » Et : « Je ne veux pas être comme mon père, qui avait toujours mieux à faire qu'être en famille quand il ne travaillait pas. » Ces messages contradictoires sont des séquences d'auto-sabotage qui vous empêchent de réaliser vos désirs. En suivant cette méthode, écrire deviendra simple, car vous le ferez de façon « programmée », afin de conserver intacts énergie et motivation.

1

Je décide d'écrire un bon roman en trois mois.

Que suis-je capable d'écrire dans ce laps de temps ?
Considérons un feuillet à l'heure (soit mille cinq cents caractères espaces comprises), deux heures quotidiennement, cela fait trois mille caractères par jour. En considérant les « heures creuses », la relecture et la réécriture, en trois mois, je peux raisonnablement miser sur...

Un roman d'environ cent pages.

Mais ce ne sera pas une nouvelle non plus, juste une histoire qui ira à l'essentiel, et qui touchera d'autant plus mon lecteur qu'elle ne s'embarrassera pas du superflu. Mieux vaut une bonne histoire courte qu'un péplum raté. Je pourrai toujours « faire plus long » avec mon deuxième roman, puisque je saurai que je suis capable d'aller au bout d'un manuscrit. Ces milliers de mots vont vous donner l'énergie d'aller plus loin ensuite. Mais, pour l'instant, ne sautez pas les étapes.

Vous allez écrire votre premier roman !

Si vous voulez consacrer six, douze ou vingt-quatre mois à l'œuvre de votre vie, rien ne vous en empêche. Mais il est plus facile de faire un jogging de trente minutes qu'un marathon. Si vous courez quatre à cinq fois une demi-heure par semaine, vous serez en pleine forme, tandis qu'un marathon tenté sans entraînement vous ruinera la santé et vous dégoûtera de recommencer. En revanche, après un an de joggings de plus en plus longs, vous tiendrez peut-être quarante kilomètres.

Maintenant, prenez un calendrier et...

Bloquez quatre-vingt-dix jours consécutifs.

Pendant cette période, rien ni personne ne devra vous empêcher de consacrer deux heures par jour à votre plaisir d'écrire. Vous pouvez écrire le matin très tôt, le soir tard ou en journée, pourvu que vous passiez deux heures sur votre roman chaque jour.

Deux heures par jour pour réaliser votre rêve.

À votre famille de comprendre que vous ne partagerez plus certains moments avec elle. Télé, cinéma, sorties culturelles, lecture, sport... Il faudra accepter de ne plus pratiquer certaines activités pendant trois mois. Vous ne pouvez pas tout faire, c'est vrai, mais vous pouvez choisir ce que vous voulez *le plus* faire.

Attention à l'entourage !

Il existe une force de destruction des envies insoupçonnée et bien réelle : l'entourage. Dans la réalisation de vous-même, dans l'accomplissement de votre projet de vie, vos proches seront toujours vos pires ennemis. Bien souvent malgré eux ! Si vous dites autour de vous que vous commencez l'écriture d'un roman, vous allez tout entendre, des encouragements aux critiques. Par exemple :

« Mais pourquoi tu fais ça, t'as pas mieux à faire ? »

« C'est bizarre, ton histoire, quand même... »

« De toute manière, c'est impossible de se faire publier ! »

« Tu ferais mieux de passer ce temps-là en famille ! »

« C'est génial ! Moi, à ta place, je n'y arriverais jamais. »

Alors le doute s'insinuera en vous, voire la culpabilité, et votre énergie fuira.

Même les encouragements qui suivent peuvent vous mettre une pression inutile :

« Tu es brillant, tu vas y arriver, c'est sûr. »

« Quand on voit ce qui sort, tu ne peux que mieux faire. »

« J'ai confiance, tu vas nous pondre un chef-d'œuvre. »

Quand *il est certain que vous allez réussir le chef-d'œuvre*, il ne peut y avoir que de la déception si vous échouez, et aucune surprise si vous réussissez.

**Croyez en vous, mais refusez la pression.
Évoquez votre projet, et vous entendrez régulièrement :
« Tu en es où, de ton roman ? »**

Les gens sont parfois jaloux de ce qu'ils n'ont pas le courage d'accomplir et, plutôt que de motiver celui qui s'y essaie, ils l'enfoncent subtilement. Pour éviter tout risque de fuite énergétique ou toute justification fatigante, gardez donc secret votre projet (et encore plus votre thème). Il vous appartient. À vous et à personne d'autre. Cela va vous obliger à un exercice très difficile : ne pas demander l'avis de ceux qui vous sont chers.

Non seulement vous allez partir vers l'inconnu, mais, en plus, vous ne chercherez pas à être rassuré sur la qualité de votre histoire ou sur la lisibilité de vos pages. Ce sera peut-être la première fois que vous cacherez une partie de votre vie à votre meilleur(e) ami(e), à votre conjoint(e). Tant pis, cela fait partie de l'apprentissage, et c'est essentiel.

Vous ne pouvez pas imaginer comme certaines personnes pompent votre énergie à votre insu. Même en vous félicitant verbalement, votre interlocuteur peut, au moyen de son langage corporel, vous envoyer une information destructrice pour votre moral.

**C'est à vous que vous poserez les questions,
avec vous que vous partagerez les secrets de vos héros.**

Maintenant que vous avez bloqué quatre-vingt-dix jours consécutifs, vous allez vous assurer que vous disposez d'un ordinateur et d'une imprimante (avec de l'encre noire d'avance). Comprenons-nous, tout le monde ou presque a ce matériel chez lui de nos jours. Je parle ici de la disponibilité totale et sans partage de tout cela pendant

vos deux heures quotidiennes. Hors de question de négocier avec le rejeton qui joue à *Gran Turismo* ou avec le (la) conjoint(e) qui consulte son journal sur Internet. Sinon, direction les petites annonces et, pour cinquante euros, on trouve un vieux PC en Windows XP avec son imprimante d'époque. Pour le traitement de texte, c'est largement suffisant.

Pourquoi écrire à l'ordinateur plutôt qu'à la main ? Tout simplement par gain de temps. Moi qui déteste l'informatique et pensais que je n'écrirais jamais qu'avec un feutre sur du papier, j'en suis revenu dès mon premier essai. Le traitement de texte est un outil fabuleux dont il serait vraiment dommage que vous vous passiez. D'autant que vous devrez malgré tout taper votre texte si vous souhaitez le présenter à une maison d'édition.

Sauvegardez votre travail sur plusieurs supports.

Votre ordinateur va enregistrer votre texte automatiquement, toutes les une, cinq ou dix minutes selon sa programmation. Mais, supposons que vous fassiez tomber votre outil de travail, ou qu'on vous le vole ; voire, comme cela m'est arrivé récemment, que vous renversiez votre café dessus (une seule solution, l'ouvrir dans la foulée de l'accident et tout sécher) : vous perdriez tout ! Voilà pourquoi je vous suggère, à la fin de votre séance d'écriture, de copier votre document sur une clé USB que vous aurez toujours sur vous (cela permet de travailler à l'impromptu depuis un autre ordinateur) ET d'envoyer votre travail via Internet sur un serveur. C'est ce que je fais, parce que je peux perdre mon ordinateur et ma clé le même jour par un étonnant concours de circonstances, ou ma clé peut dysfonctionner.

Je respecte ces règles pour écrire vite un bon roman.

J'écris « vrai ».

Le vrai, c'est ce qui vient naturellement, entravé par rien, compliqué d'aucune anecdote inutile. C'est ce qui jaillit comme une évidence, qui n'a pas besoin d'être réécrit, délayé, surligné. C'est l'accident que vous racontez tel que vous l'avez vu, le souvenir que vous évoquez, juste dans le but de le partager. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut retranscrire que du vécu, non ; seulement qu'il faut respecter ce qui sort de soi comme une offrande.

Je ne cherche pas à « faire beau » ou à « bien écrire ».

Kandinsky disait : « Le beau, c'est ce qui touche l'âme. » Vous savez consciemment toucher une âme, vous ? Moi pas. Alors je n'essaie pas. Je reste moi-même, sans essayer quoi que ce soit, et j'accepte mon écriture telle qu'elle est. Bien écrire, c'est avoir l'humilité de la forme.

Je dis les choses à haute voix.

Sans évoquer l'évidente musique des mots, être capable d'écrire aussi simplement qu'on parle, c'est déjà très bien. Pour cela, ne cherchez pas à écrire une phrase difficile, ne la remaniez pas pour lui faire dire ce qu'elle doit faire comprendre. Imaginez que vous parliez à un ami et que vous lui racontiez la chose en question. Et dites-la à haute voix ! Vous allez voir, c'est magique, ça sort tout seul. Vous allez résumer en dix mots ce que vous tentiez d'écrire en cinquante !

Je vais à l'essentiel.

Sujet, verbe, complément ! On n'a pas encore trouvé mieux pour exprimer une idée. Évitez les adverbes, minimisez l'emploi des adjectifs. On vous dira peut-être que c'est un style télégraphique, mais il vous sera toujours plus facile de rajouter quelques mots pour fleurir le style et varier la longueur des phrases que de réécrire un manuscrit jugé lourd, indigeste ou pompeux par le comité de lecture d'un éditeur.

Je me fais plaisir.

Écrivez le sourire aux lèvres ! Ce sourire, c'est votre étalon. Si vous le perdez, cessez d'écrire. Comment voulez-vous que le lecteur prenne du plaisir là où vous vous êtes ennuyé ? Combien de fois ai-je entendu qu'écrire, c'était souffrir ? Ce qui est difficile et entraîne la souffrance, c'est de vouloir atteindre un idéal. Débuter en se fixant d'écrire comme Balzac entraînera *de facto* tristesse et désillusions. C'est votre ego qui crée la souffrance lorsque vous tentez de correspondre à une image que vous vous êtes fixée. Aujourd'hui, vous n'êtes pas Balzac. Ne vous comparez à personne, soyez vous-même et prenez encore et toujours du plaisir à écrire.

Je remercie...

Écrire, au même titre que parler, courir, danser, chanter... est une chance que tout le monde n'a pas. Vous avez vos deux mains pour tapuscire, une tête bien faite pour réfléchir, deux yeux pour vous relire ? En plus, vous avez eu de bonnes idées qui vous ont réjoui au moment où vous les écriviez ? Eh bien, pensez que tout le monde n'a pas ça. Remerciez qui vous voulez de cette chance. Le Ciel, la vie, vos parents, peu importe. La gratitude est un sentiment porteur d'une énergie intense.

Je fais de mon roman l'objectif prioritaire.

Cette règle est la plus importante de toutes. Votre roman sera la *première* chose que vous voudrez accomplir. Il ne viendra pas après, par exemple, « perdre cinq kilos », « obtenir une augmentation », « trouver quelqu'un pour partager ma vie », « passer plus de temps avec mes enfants »... Non ! La définition d'un objectif prioritaire, c'est justement qu'il passe *avant* tous les autres. C'est pour cela que son désir de réalisation devra vous accompagner en permanence, et quoi que vous fassiez d'autre.

Maintenant, cliquez sur « accepter les règles », puis sur « suivant ».

3 Je suis bienveillant... envers moi !

Ayez la plus grande mansuétude à votre égard. Et, d'abord, comprenez bien ceci :

Vous n'êtes pas votre manuscrit.

Cela semble évident, dit comme ça, et pourtant... Prenons l'exemple d'un cuisinier à qui vous dites que son plat est trop cuit. S'il se vexe, son envie de vous faire à nouveau la cuisine risque de disparaître, car le sentiment de vexation, cette blessure de l'ego, entraînera une perte de l'énergie qui l'envoyait aux fourneaux. Mais lorsqu'on se vexe, c'est souvent parce qu'on commet...

L'erreur de confondre ce qu'on est et ce qu'on fait.

Ne pas parvenir au but que nous nous sommes fixé ou au niveau que les autres attendent de nous ne remet pas en cause notre valeur humaine. Nous devons faire cette distinction essentielle entre ce que nous produisons et ce que nous sommes. Ma fille n'est pas « nulle » si elle a eu un zéro en contrôle de mathématiques : elle a juste rendu une copie qui, elle, ne valait rien. La nuance est de taille.

Ce que pensent les autres ne nous concerne pas.

C'est leur avis ! Et leur avis n'est construit qu'à partir de leur conditionnement, c'est-à-dire à partir de ce qui les constitue : milieu socioculturel, génétique, habitudes, manques, etc. Soit vous parvenez à n'être pas heurté par les critiques, soit vous vous jurez de ne jamais faire lire une page de ce que vous écrivez ! Et c'est aussi valable pour

les louanges : ignorez-les de la même manière. Vous écrivez pour vous ! Plus vous serez personnel et authentique, plus vous aurez de chances de toucher du monde.

Soyez fier de vous, car vous allez enfin écouter votre envie. Alors, profitez de ces trois mois où vous allez vivre pour vous (cela ne veut pas dire être coupé des autres). Et ne laissez personne gâcher votre joie, surtout pas vous ! Aimez ce que vous êtes, peu importe ce que vous faites.

Ne vous jugez pas négativement.

Ne pensez jamais : « Je suis nul », « C'est trop dur » ou « Je n'aurais pas dû me lancer là-dedans ! » Toutes ces phrases dévorent votre énergie.

Ne laissez pas le découragement vous gagner.

Si vous le sentez monter, forcez-vous à sourire, et accentuez ce sourire. Respirez et dites-vous que vous allez écrire vite un bon roman. Si ça ne suffit pas...

Cassez ce moment de découragement !

Mettez de la musique et dansez ! Impossible tard le soir ? Sortez vous promener ! Il fait trop froid ? Essayez un rapide surf sur Internet. N'offrez jamais la moindre place au doute. Il s'attaque d'abord à votre esprit puis à votre estomac et, là, ne cherchez plus l'énergie : elle est partie. Vous devrez attendre de vous sentir à nouveau bien pour qu'elle revienne. Combien de temps ?

Écrire, c'est facile.

La difficulté,

c'est de combattre tout ce qui empêche d'écrire.

Combattre sans dépenser la précieuse énergie. Alors, s'il vous plaît, pour que cette méthode fonctionne, jurez-vous de tout faire au moindre signe de découragement pour ne pas le laisser vous envahir. Mais ne vous en voulez pas si vous n'y parvenez pas. Je vous demande juste d'essayer afin que vous profitiez au maximum de vos trois mois à vous.

Pensez « positif ».

Pensez « positif » tout le temps. Mieux vaut que vous soyez extrêmement sûr de vous, persuadé que le monde littéraire s'extasiera devant votre génie, que l'inverse. Cette attitude indisposera peut-être votre entourage, mais elle vous aidera toujours dans votre création. Évidemment, cela ne doit pas non plus vous fermer aux conseils de ce livre... Vous êtes bon, excellent même, le meilleur, d'accord, mais il vous reste peut-être des choses à apprendre pour vous améliorer... En ce qui concerne votre manuscrit, ne dites jamais : « je ne peux pas », « je n'y arrive pas » ; mais : « je peux le faire », « je vais y arriver », « je vais réussir, car rien ne pourra m'en empêcher »...

Et, surtout...

É-cri-vez !

Ne restez pas devant votre écran à vous demander quoi raconter, écrivez ! Vous pourrez toujours effacer après, mais vous n'aurez pas cette terrible impression de perte de temps, elle aussi dévoreuse d'énergie.

Écrivez, sauf si...

Vous n'allez vraiment pas bien. Vous ne pensez qu'à la dispute que vous venez d'avoir avec votre patron, avec votre conjoint, à la trahison que votre meilleur ami vous a infligée, aux bons chiffres du Loto que vous n'avez exceptionnellement pas joués, et vous vous

apprêtez à allumer votre ordinateur le moral au plus bas, les larmes aux yeux... Comme vous l'avez lu dans l'introduction, vous risquez de créer un ancrage négatif. Alors, regardez un DVD, écoutez de la musique ou allez au cinéma, mais ne touchez pas à l'ordinateur le cœur triste et les yeux mouillés. Enfin, que vous ayez noirci dix feuilles ou que vous ne soyez pas parvenu à écrire grand-chose pendant vos deux heures...

Soyez heureux.

D'abord, parce que vous venez de progresser. Il n'existe aucune discipline où le temps passé à la pratiquer ne se transforme en expérience.

Ensuite, parce que vous avez continué. Vous n'avez pas cédé au découragement ; à aucun moment, vous ne vous êtes énervé. Non, vous n'étiez tout simplement pas dans la bonne énergie, ce qui arrive à tout le monde.

Enfin, parce que vous avez eu deux heures « à vous ». Ces deux heures vous ont mis en contact avec vous-même et, ça, c'est encore plus précieux que quelques mots sur le papier.

4

Je programme mon cerveau, puis je commence mon manuscrit.

Je vous entends déjà là... « Houla ! Comment vais-je programmer mon cerveau, et comment puis-je écrire un roman si je n'ai même pas encore l'histoire ? »

Une idée, c'est juste un flot d'énergie traduit en mots.

Il importe d'abord de se sentir bien, décontracté, reposé et, surtout, de ne pas chercher ! Commencer son roman ne signifie pas écrire. C'est même un travail qui s'effectue, parfois, sans que nous le sachions, presque malgré nous. Mais à une condition : le vouloir... sans le vouloir. À présent...

Vous allez programmer votre esprit.

Pensez à la situation que vous avez préféré vivre dans votre vie. Prenez votre temps pour chercher. Vous avez trouvé ? Maintenant, revivez ce souvenir.

En ce qui me concerne, c'est ma victoire en finale des championnats d'Île-de-France de tennis de table, qualificative pour les Championnats de France UGSEL. J'avais dix-sept ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier. J'éprouve les mêmes frissons chaque fois que j'y repense. Les applaudissements, les bruits des trois cents spectateurs sur les gradins, la table bleue, les balles qui fusent, cette sensation d'invincibilité, et mon adversaire en larmes à la fin du match... J'y suis !

Lorsque je me fixe un objectif très important, je visualise cet instant exceptionnel et, alors, je me sens profondément bien. *Seulement à ce moment-là*, je formule mon objectif le plus exactement

possible, en précisant que je veux me sentir *exactement bien comme ça* pendant sa réalisation. Puis j'écris à la main mon objectif une centaine de fois, je le lis autant de fois à haute voix en marchant. En faisant tout cela, je sollicite les quatre parties principales de mon cerveau :

- le cerveau gauche (les mots, la logique) ;
- le cerveau droit (les schémas, les symboles) ;
- le cerveau médian (les émotions) ;
- le cervelet (les stimuli physiques).

Vous avez trouvé dans votre mémoire le moment de votre vie qui vous laisse le meilleur souvenir à tous les niveaux, celui qui, vulgairement, vous « donne la banane », celui qui, sur l'échelle de votre plaisir, mérite un dix sur dix. Si votre souvenir n'est pas parfait (le mien l'était), vous avez le droit de le réécrire ! Oui, vous pouvez le modifier pour que tout soit comme vous auriez aimé, comme dans un sublime fantasme. Le but étant qu'à sa lecture, vous ressentiez un plaisir immense.

En modifiant ainsi les choses, vous commandez votre inconscient, vous lui fournissez une nouvelle image et, comme il ne fait pas la différence entre la réalité et l'imaginaire, il va vous offrir les sensations qui vont avec cette nouvelle image. Imaginez-vous en train de manger d'excellentes fraises juteuses et goûteuses s'écrasant sous votre palais... et essayez donc de ne pas saliver en même temps. Vous ne pouvez pas, c'est normal, une partie de votre cerveau réagit à ce stimulus intellectuel comme si la fraise était bien réelle. Maintenant que vous êtes dans cet état de plénitude, prenez un papier et un stylo (pas l'ordinateur) et...

Copiez cent fois :

« Je vais écrire vite un bon roman. »

Puis dites-le cent fois à voix haute et en marchant !

Des études ont prouvé que la marche très lente permettait d'ancrer plus facilement les « leçons ». Si vous éprouvez des difficultés

à aller au bout de l'exercice, soit parce que vous vous sentez fatigué, soit parce qu'il vous ennuie, soit parce que vous ne croyez pas au procédé, c'est que vous êtes face à vos premiers « oui, mais ». Un exemple ? « Je le ferais bien, oui, mais je n'ai pas le temps pour l'instant. » Il se peut aussi que vous ressentiez des maux (migraines, douleurs dorsales, fatigue), de la crainte (la peur d'échouer, par exemple), de l'irritation ou une fuite d'énergie, ce sont...

Les signes d'un conflit intérieur.

Ces maux peuvent survenir plus tard, la nuit, et générer un endormissement difficile ou un sommeil agité. C'est que...

Vous ne voulez pas inconsciemment ce que vous voulez consciemment.

Voilà pourquoi il importe de « mettre au pas » votre inconscient, et la répétition forcée de votre objectif va vous permettre de le prioriser. Il faut que cet objectif devienne « naturel », que votre conscient et votre inconscient aillent dans la même direction. Une fois que votre inconscient aura pour objectif prioritaire d'écrire vite un bon roman, vous aurez spontanément envie d'écrire. Il se peut, néanmoins, que vous ne parveniez pas à réaliser cet exercice, malgré toute votre volonté. C'est le signe que vous éprouvez...

Des conflits internes vraiment forts.

Dans ce cas, écoutez votre mal-être, votre inconscient refus de coopérer, et procédez à quelques ajustements : vous allez modifier votre objectif jusqu'à ce qu'il vous semble acceptable par votre inconscient, donc enfin réalisable, et que sa lecture vous procure un vrai plaisir, semblable au dix sur dix évoqué plus haut.

Si vous doutez de la réussite de l'objectif en l'écrivant, cherchez ce qui « cloche ». Est-ce le temps que vous « prenez » à

vosre famille ? Doutez-vous de votre capacité à faire le maximum pour parvenir à vos fins ? Vous pourriez, sinon, modifier ainsi votre objectif : *Pour mon plus grand bien et celui de mes proches, je vais faire tout ce qu'il faut pour écrire vite un bon roman*. Vous pouvez le modifier à votre guise, mais il faut...

Formuler l'objectif le plus clairement possible.

Sa formulation doit permettre d'aligner conscient et inconscient. Vous aurez pris soin de rappeler à votre inconscient que « vite » signifie « en trois mois » et « bon », « qui vous fait plaisir ». Vous allez prioriser votre objectif de manière à trouver naturellement l'énergie de préparer votre travail, puis vous recommencerez juste avant de rédiger votre manuscrit. À vous de travailler à la définition de votre objectif jusqu'à vous sentir profondément bien et sûr de sa réussite lorsque vous le lirez, car...

Votre objectif résume ce que vous voulez faire.

Vous l'aurez correctement formulé lorsqu'il ne sera plus possible d'en changer un seul mot sans en changer le sens. Exemple : *À la fin du mois d'août de cette année, pour mon plus grand bien et celui de mes proches, j'aurai fait tout ce qu'il faut pour avoir terminé mon roman*. Et, car c'est essentiel, vous aurez préalablement défini ce qu'est votre *plus grand bien* et *celui de vos proches*, ce que représente *faire tout ce qu'il faut* et ce qu'est pour vous un *roman terminé*. Votre inconscient doit savoir de quoi vous parlez.

Pour suivre votre démarche de près, vous pourrez même noter sur dix, chaque jour, ce que vous avez fait pour que votre roman soit terminé dans les délais fixés. Vous éprouverez un réel plaisir à constater que vous suivez votre ordre de marche. Tout ceci a deux buts : programmer votre esprit et faire en sorte que vous viviez chaque instant avec l'envie d'écrire votre roman, jusqu'à ressentir un manque quand vous n'y travaillerez pas.

C'est vraiment n'importe quoi !

Si vous le pensez, c'est que votre objectif est déjà priorisé ou, à l'inverse, que vous n'êtes pas prêt à un petit effort pour réaliser votre objectif prioritaire ; ou que votre objectif est moins important que vous ne le supposiez, ce qui est intéressant aussi... Passez donc ces étapes pour découvrir la technique.

C'est efficace, je le sens.

Alors, au volant, dans le métro, sous la douche, pendant vos pauses, chaque fois que vous aurez un moment, et aussi souvent que vous le pourrez, vous répéterez : « Je vais écrire vite un bon roman. » Ou, mieux encore, votre objectif personnalisé. C'est ainsi que vous conserverez l'énergie du début, l'enthousiasme et l'envie !

Lorsque vous aurez copié et dit cent fois « Je vais écrire vite un bon roman » ou – je le répète, mais c'est primordial – votre objectif personnalisé, imaginez votre livre dans sa taille, son épaisseur et même son odeur. Voyez-le dans les librairies, sur votre table de nuit, dans la bibliothèque de vos amis ou à celle de votre ville. Voyez-vous l'offrir à vos proches, etc. À ce stade, vous devez ressentir un vrai plaisir et avoir le sourire aux lèvres. À présent...

Allumez votre ordinateur.

Ouvrez un document de traitement de texte et écrivez sur la première page vos nom et prénom suivis de « Mon premier roman ». Enregistrez. Fermez l'ordinateur. Vous venez de créer un ancrage. Ce sentiment de plénitude devrait logiquement réapparaître chaque fois que vous ouvrirez votre ordinateur pour écrire votre roman.

Trouvez votre espace « à vous ».

Maintenant que vous vous sentez bien, cherchez *votre* espace pour écrire. Chez vous ou ailleurs. Personnellement, je ne peux écrire que dans les bistrots, d'autres auront besoin du calme absolu de la campagne, certains préféreront leur chambre ou, pourquoi pas, la cuisine. Il importe juste que vous ne soyez pas dérangé lorsque vous écrirez.

Et mon histoire, alors ?

Patience, vous avez déjà commencé votre roman. Et votre esprit y travaille à votre insu. Ressentez la fierté d'avoir pris la décision d'écrire enfin votre livre et d'avoir posé les cinq premiers mots. Il est essentiel que vous soyez fier et heureux de votre décision. La suite se passe encore dans votre tête... Votre MOI va trouver l'idée géniale qui va vous permettre de passer à la deuxième page de votre roman.

Je claque des doigts et l'idée surgit ?

À peu près. À condition de ne pas la forcer à venir. Il y a des moments et des activités privilégiés à l'irruption des idées : la douche, le jogging, la piscine, l'endormissement, bref, les moments où l'esprit est déconnecté de ses soucis. Mais pour que les idées viennent, il faut les avoir souhaitées...

Il faut vouloir... sans vouloir !

Un peu comme si vous demandiez à votre ordinateur de faire une recherche tandis que vous l'utilisez en même temps à autre chose. Il se peut que vous soyez étonné que je puisse suggérer l'écriture d'un roman, alors même qu'on n'en a pas le sujet. Je sais bien que la logique, c'est...

Écrire parce qu'on a quelque chose à dire.

Mais quand on a envie d'écrire, sans thème précis en tête – et ça arrive, oui, oui ! –, c'est alors la seule motivation à écrire son roman qui aide à « recevoir » son sujet. Pensez à ce qui vous intéresse, aux choses incroyables que vous avez vues ou vécues, aux paradoxes dont vous avez été le témoin, aux phrases invraisemblables que vous avez entendues, à vos grandes déceptions, à vos douleurs ou à celles de vos proches, aux injustices qui vous ont marqué, à la maladie, à la chance et à la malchance, etc.

De la réalité à la fiction.

L'idée du *Journal d'un imposteur* (que j'écris actuellement) m'est venue en apprenant qu'un ami avait été brûlé dans l'explosion due au gaz de son immeuble. J'ai pensé aux amis que j'avais perdus « bêtement », j'en ai conclu que la vie ne tenait qu'au fil que tirait le « Monsieur-Tout-Là-Haut ». Mon personnage tente donc de ne pas se faire remarquer de Dieu. Pour lui, la vie ne consiste pas à réussir, mais à éviter.

L'idée de *Je viens de tuer ma femme* m'a été fournie par ma compagne lorsqu'elle a dit ne vouloir inviter chez nous que les gens qui seraient présents à son enterrement (!). Je lui ai répondu que, si elle songeait déjà à son enterrement, qu'elle prépare sa liste de faire-part, parce que ça, vraiment, ça m'ennuyait, les faire-part. J'avais le début de mon roman.

L'idée de *Ma mère, à l'origine* m'a été inspirée par ma grand-mère, terriblement méchante envers sa fille. Sa mort ne pourrait que soulager ma mère... qui, en plus, hériterait. J'avais à nouveau le début de mon roman.

Il n'y a plus qu'à « traire » l'idée.

Il faut pousser l'idée dans ses retranchements, voire jusqu'à l'absurde si vous cherchez l'humour ou pour montrer de façon ubuesque la réalité d'une situation. Si vous êtes motivé pour écrire, n'importe quoi peut vous fournir l'idée de départ. Vous serez dans un

état d'écoute et de vigilance nouveau. Tout ce que vous vivrez va vous titiller de façon différente et vous allez vous sentir le témoin des situations, vous allez les vivre avec du recul, voire de l'amusement.

Exprimez vos « délires ».

Supposons que vous voyiez un parent fesser son enfant et lui dire : « Tu n'es pas un ange. » Vous pensez : « Heureusement, sinon il ne resterait pas là à subir la fessée, il s'envolerait et irait se plaindre à Dieu. Dieu punirait de mort le parent pour usage abusif de la force et l'ange s'en voudrait d'être responsable de la disparition de son parent. » Cela pourrait donner naissance à *La Guerre de l'ange*. Vous cherchiez alors quels sont les moyens dont dispose l'ange pour combattre Dieu, jusqu'au moment où l'ange comprendrait que c'est en fait le diable qui a tué sa mère. Ce sont des « délires », des idées invraisemblables et sans fin comme celle-ci, que vous allez pouvoir développer. Les exemples de cet ouvrage me viennent à l'esprit en écriture automatique, et c'est ça, le plaisir !

L'idée est en vous, mais elle doit se révéler.

Laissez-lui la place et le temps de s'affirmer. Et, en attendant, relisez votre objectif... encore et encore, et sentez le plaisir vous envahir.

DEUXIÈME PARTIE

... et à la technique.

Introduction à la technique

La technique va soulager votre travail d'écriture. Elle va vous permettre de minimiser les moments de doute et, surtout, vous aider à trouver très vite « ce qui ne colle pas » dans votre manuscrit. Comme n'importe quel écrivain professionnel, vous allez être confronté à ce petit quelque chose qui ne va pas, sans parvenir à savoir quoi exactement. À ce moment-là, passer en revue la technique permet souvent de cerner le problème. Et, rassurez-vous, ce n'est pas parce que vous suivez la technique d'autres écrivains que vous manquerez d'originalité.

**Vous êtes original, malgré la technique...
et malgré vous !**

Imaginez que vous cuisiniez une poule au pot en suivant un livre de recettes. Aurait-elle le même goût que celle cuisinée par votre voisin avec le même livre ? Non. Car la poule ne serait pas la même, les ingrédients ajoutés non plus, la dose de sel, de poivre et l'intensité du feu encore moins, sans compter que, de façon naturelle, vous modifieriez quelques détails qui feraient la différence entre votre poule et celle du voisin. Très vite, vous cherchiez ce que vous pourriez ajouter ou retirer à cette recette pour qu'elle vous plaise davantage. Eh bien, la poule, c'est le thème général (l'amour, la mort, l'argent, le sexe, la religion et la politique sont les thèmes qu'on retrouve principalement) ; la cuisson « poule au pot », c'est la façon dont vous traitez l'histoire (roman, essai, pièce de théâtre, film...), et les ingrédients, c'est l'histoire. Dans la poule au pot, il y a ce qu'on retrouve toujours, comme dans une histoire (les personnages, les décors, les obstacles...), mais le choix de la poule (achetée directement à la ferme ou en supermarché), des ingrédients (classiques ou exotiques, variés ou basiques), le moment où vous les

mettez dans la cocotte, la façon dont vous les mélangez : ça, c'est vous, c'est votre personnalité, et votre poule ne sera jamais comme celle du voisin.

Vous voulez écrire un roman, pas devenir écrivain.

Écrire un roman et vouloir faire carrière dans la littérature sont deux choses différentes. Ce livre ne s'adresse pas à celui qui veut faire de l'écriture son métier. Ainsi, il n'est pas nécessaire que vous ayez lu des centaines de livres avant d'écrire le vôtre, ni que vous ayez appris cette méthode par cœur avant de commencer. Deux choses sont, néanmoins, importantes : répétez-vous sans cesse que vous allez écrire vite un bon roman, et...

Ayez toujours près de vous vos trois livres préférés.

Eux aussi peuvent vous donner envie d'écrire, donc n'hésitez pas à relire une page d'un de vos romans favoris avant de vous mettre à écrire. Pourquoi ? Déjà, pour une question d'ancrage. En ouvrant un livre qui vous a procuré un grand plaisir, vous vous mettez inconsciemment dans cet état positif qui était le vôtre à sa lecture. Ensuite, parce que sa relecture peut vous inspirer, vous rappeler que vous n'avez pas utilisé suffisamment telle ou telle chose, que l'auteur, lui, a su manier à la perfection. À l'inverse, elle peut vous conforter dans votre traitement d'un personnage.

Personnellement, j'ai toujours près de moi un roman (*L'Étranger*), un livre de développement personnel (*Se libérer du connu*) et les ouvrages que j'ai préférés dernièrement (*La Route* et... l'autobiographie fort bien écrite d'Andre Agassi, pour l'incroyable énergie qui s'en dégage).

Pardon, vous voulez devenir écrivain...

Alors, cette méthode ne vous suffira pas. Elle n'évoque pas l'entraînement nécessaire, les milliers d'heures passées sur une chaise

à écrire et écrire, l'étude de l'humain pour que les personnages agissent de façon « exacte ». Être écrivain, ce n'est pas mener une vie monastique – il faut rencontrer les autres pour les connaître –, mais c'est faire preuve d'humilité, car les chances de bien vivre de sa plume sont réellement minces.

Si vous voulez devenir écrivain « professionnel » :

Écrivez tous les jours plusieurs heures. N'importe où, n'importe quand (le matin tôt ou le soir tard si vous travaillez en journée, dans le train, le métro ou dans l'avion, ne trouvez aucun prétexte pour ne pas le faire).

Lisez beaucoup.

Sortez souvent de chez vous, pour écrire ou juste *profiter*. Allez dans les lieux de vie en général. Observez, écoutez les gens. Je suis, à l'instant même, au café. Je n'y suis que pour *être dans la vie*.

Aimez les gens. Laissez-les se confier à vous sans jamais les juger et soyez reconnaissant de ce qu'ils vous ont offert, c'est la matière de vos prochains ouvrages.

Lisez d'autres méthodes d'écriture et piochez dans chacune ce qui peut vous aider.

Fréquentez les ateliers d'écriture... sérieux.

N'attendez pas le succès et soyez sûr de pouvoir écrire sans l'angoisse des fins de mois difficiles (un métier à mi-temps peut être rassurant si vous n'avez pas d'économies).

Gardez toujours confiance en vous.

1

Deux solutions pour débiter.

Soit vous n'avez pas fait de plan, et vous écrivez au fur et à mesure que tout vous vient (c'est, à juste titre, très vivement déconseillé, même si je procède parfois ainsi), soit vous construisez votre histoire sous la forme d'un plan détaillé avant de commencer la rédaction de votre manuscrit.

Solution 1 : Je me lance sur une idée.

L'avantage de procéder de cette façon, c'est que rien n'entrave l'énergie. On ne travaille que sur l'envie et l'on avance.

L'inconvénient, c'est que cette méthode nécessite une concentration extrême, cela exige de se souvenir de tout ce qu'on a dit des personnages, de les connaître sans les avoir développés (!) et de construire l'intrigue au fil des pages. En outre, l'envie risque de retomber comme un soufflé si aucune idée ne vient alimenter l'intrigue. Franchement, même si je prends un grand plaisir à procéder ainsi, je déconseille formellement cette façon de procéder. Sauf si vos personnages sont peu nombreux, que vous les caractérisez de personnalités de votre entourage, que vous racontez une histoire simple avec peu de rebondissements, que vous situez l'action dans un paysage que vous connaissez, que vous maîtrisez parfaitement le domaine d'activité de vos personnages, et que vous choisissez un traitement très personnel qui rend la lecture intéressante.

Après quinze ans de développement personnel, je pouvais écrire le personnage du Maître dans *Je viens de tuer ma femme* les yeux fermés. De même, après des années de *home trading*, je pouvais faire du protagoniste de *Ma mère*, à l'origine un *home trader*. Géographiquement, pour éviter les reconnaissances fastidieuses, j'ai

décrit ma région dans *Je viens de tuer ma femme*, le village où je passais mes vacances dans *Journal d'un imposteur*, et je me suis passé de tout décor (!) dans *Ma mère, à l'origine*.

En conclusion, si vous ne racontez pas l'histoire de personnages que vous connaissez dans des lieux et dans un contexte socioculturel qui vous sont familiers, choisissez l'option prudente, classique et efficace du plan (pour le roman que j'écris actuellement et qui ne contient aucun élément autobiographique, je respecte un plan rigoureux, avec un « scène à scène » détaillé).

La bonne idée, on la « sent ».

La bonne idée (on dit aussi « le bon sujet ») se reconnaît à l'envie qu'on a de la traiter. Je l'appelle « la boule chaude dans l'estomac ». C'est comme la femme ou l'homme de sa vie, lorsqu'on la (ou le) rencontre, on sait que c'est elle (ou lui), il n'y a plus de doute. La bonne idée vous donne de l'énergie ! Attention, cependant, aux faux bons sujets. Dangereux, parce qu'ils nous mènent sur une voie de garage, ils proviennent souvent de la volonté de raconter ce qui nous est arrivé, or...

Cent malheurs vécus ne font pas une histoire.

Ce n'est pas l'accumulation de tristes éléments autobiographiques qui va toucher le lecteur, c'est la façon dont votre personnage va y réagir. Et n'oubliez pas que le lecteur doit prendre du plaisir à la lecture, fût-ce en pleurant d'émotion devant les déboires du protagoniste.

Si vous confondez roman et exutoire, vous ferez des économies de psy, mais vous risquez d'être ennuyeux.

Je vais vous raconter l'histoire d'un écrivain quitté par sa compagne et qui ne voit plus son enfant qu'une semaine sur deux. Il

repense aux événements « incroyables » qui ont précédé la rupture, à l'injustice subie, au traumatisme de sa fillette, et décide de romancer cette histoire. Ce ne sera pas un roman autobiographique, encore moins un règlement de comptes ; non, ce sera un « vrai » roman. Et, sans plaisir, dans la souffrance, il écrit plus de cent mille mots sur la question. Même à lui, la relecture du pavé semble indigeste. Il le réduit à quatre-vingt mille mots, puis quarante mille, et l'envoie aux éditeurs.

Que croyez-vous qu'il advient ? Refus unanime, sans circonstances atténuantes ! Bien sûr, cet écrivain, c'est moi. « Je ne comprends pas, il était bien, mon roman. » Non, c'était mon histoire, pas mon roman. Quel était le manque réel de cette histoire ? La caractérisation ! Le lecteur ne souffrait pas pour le malheureux éconduit et sa pauvre petite, parce que je n'avais pas créé l'identification nécessaire. La seule personne émue à sa lecture, c'était moi. J'ai repris ce roman, sans avoir suffisamment compris ce manque, et l'ai ramené à trente mille mots. Je sais maintenant que, même à dix mille mots, il n'intéressera personne sous sa forme actuelle.

Vous pouvez écrire par besoin, parce que c'est devenu une question de « survie », il n'en demeure pas moins que si vous ne prenez aucun plaisir à écrire, il y a peu de chance qu'on en prenne à vous lire. Comme vous ne visez pas le prix littéraire, vous n'avez qu'une obligation de moyen : le plaisir d'écrire. Pas une obligation de résultat. Le résultat dépend trop du lecteur pour être brandi comme un objectif.

Tout a déjà été dit.

Il n'existe nulle part un stock de bonnes idées où piocher à volonté. En outre, « tout a déjà été dit ». On entend cela dans la littérature, dans le cinéma, dans la musique, même dans les arts plastiques. Et c'est vrai ! Alors, à moins d'aborder le roman d'anticipation (et encore !), vous avez de fortes chances de traiter un thème déjà vu. Heureusement, c'est la manière de traiter vos personnages qui rendra votre histoire unique.

**Ce ne sont pas les faits,
mais la façon dont les personnages réagissent aux faits
qui crée l'originalité d'un récit.**

C'est la particularité de votre protagoniste qui le différenciera de ceux qui auront vécu un drame comparable au sien ; « drame », parce que si votre protagoniste vit un parfait bonheur, tout le monde s'en fichera ! Il peut ne pas vivre un drame, mais il devra quand même passer par des épreuves qui l'affaibliront avant de lui permettre de grandir, sinon, ennui garanti !

Les vraies bonnes idées.

Peu importe qu'elles aient déjà été traitées, ce sont celles qui vous prennent aux tripes quand vous les évoquez. Vous pouvez être saisi par ce que vous venez de voir aux informations ou de lire dans un journal, au point d'en recevoir l'idée de départ de votre roman. Vous pouvez regarder un film ou lire un livre et avoir envie de traiter le même sujet d'un point de vue différent. Si ce que vous venez de lire, voir ou entendre vous a secoué, retraitez-le personnellement si vous le souhaitez, mais sans oublier les bases nécessaires à l'accroche du lecteur.

Solution 2 : Je fais un plan.

Vous ne pourrez faire un plan que si vous connaissez précisément votre histoire. Donc vous allez...

Résumer votre histoire en cinquante mots.

Cinquante mots, et pas un de plus. Si vous n'y parvenez pas, c'est que vous n'avez pas une idée claire de votre histoire. La relecture de ces cinquante mots doit générer en vous un réel plaisir. Si vous réussissez l'exercice, mais que l'histoire résumée ne ressemble à rien,

recommencez... ou retravaillez votre histoire. C'est dur, n'est-ce pas. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'il vous fallait d'abord...

Faire le travail préparatoire.

Vous ne pouvez résumer une histoire que si vous savez qui fait quoi, où, quand et pourquoi. Pour faire votre plan, vous devez donc attendre d'avoir tous les éléments de votre histoire. Les trouver et les assembler : c'est le travail préparatoire du romancier. Et si, d'aventure, vous trouviez ce travail fastidieux ou trop long, répétez-vous que vous allez quand même « écrire vite un bon roman », car...

L'énergie ne doit pas vous quitter.

2

Je prépare mon roman et j'utilise... la technique !

Le travail préparatoire est donc fondamental. Pour l'accomplir, vous allez vous mettre dans la peau du chercheur... qui trouve. Écrire, ça s'apprend, au même titre que dessiner. On peut réaliser des œuvres picturales splendides sans n'avoir jamais suivi de cours. Mais, parfois, connaître la technique fait gagner du temps et rassure. Heureusement...

La technique est essentielle, mais elle n'est pas tout.

Mes deux premiers romans ayant été écrits dans l'ignorance totale de la technique (tout en la respectant, à mon insu, dans *Je viens de tuer ma femme*), je décide, avant d'entamer le troisième, d'apprendre la dramaturgie. Durant trois mois, je ne lis que des ouvrages sur la question et je respecte donc scrupuleusement toutes les règles pour construire mon roman. L'éditeur lit le manuscrit et – ô surprise ! – me répond : « Qu'est-ce qui vous est arrivé, Emmanuel ? Vous avez perdu la magie de vos deux premiers livres. L'histoire est bonne, mais ça ne fonctionne pas. » Eh oui ! ça ne pouvait pas fonctionner, car j'avais écrit intellectuellement, oubliant le plaisir et l'instinct. À présent, la technique m'aide à éviter les erreurs, mais elle ne constitue pas l'essentiel de mon travail.

Parenthèse : je vous invite à vous munir d'un petit carnet que vous aurez toujours sur vous afin d'y noter tout ce qui vous passe par la tête, justement pour...

Ne pas encombrer votre tête.

1/ La règle des 5 W.

- *Who* ? Qui est le personnage principal ?
- *What* ? Quel est le thème de l'histoire ?
- *Where* ? Où l'action se déroule-t-elle ?
- *When* ? Quand l'histoire se passe-t-elle ?
- *Why* ? Pourquoi ceci arrive-t-il ?

Comment commencer à écrire sans avoir répondu à ces questions ? Hop, ouverture du petit carnet ! Et réponse en dix mots à chacune de ces cinq questions. Cela doit être synthétique, clair, évident. Vous remarquerez que cet exercice revient à faire le résumé de votre histoire en cinquante mots. Il n'y a pas de hasard... À votre avis, de ces cinq W, quel est le plus important ? *Who*, bien sûr.

Who, who, who and who !

Une histoire sans personnages est impossible, tandis que vous pouvez suivre les pérégrinations d'un personnage en ignorant où il est, quand il vit et pourquoi il agit. En fait, si vous supprimez *who* et *what*, il n'y a pas d'histoire. Il faut donc...

Attacher un soin tout particulier aux personnages.

Pourquoi David Lynch a-t-il accepté de réaliser *Une histoire vraie* (1999), long-métrage très éloigné de son style habituel ? En raison du personnage extraordinaire qu'il venait de découvrir dans le scénario ! Dans ce *road-movie*, un vieil homme et son motoculteur occupent l'écran pendant près de deux heures. Cet homme, pourtant physiquement diminué, a décidé d'utiliser le seul engin roulant motorisé qu'il puisse conduire pour aller retrouver son frère, victime d'une attaque, à l'autre bout des États-Unis. L'action est réduite à sa portion congrue, mais le protagoniste est attachant. Volontaire, avec un objectif *bigger than life*, il tient le récit à lui seul, et le troisième

personnage, le décor, sert de prétexte au réalisateur pour dresser le portrait de l'Amérique profonde.

2/ La fameuse question : « Qu'est-ce qui se passe quand... ? » (QQSPQ)

Prenons un exemple, une histoire qu'on intitulera *Ali M.* Qu'est-ce qui se passe quand un homme bon, étranger, perd ses deux enfants sur dénonciation d'un autre homme, riche père de famille français sans histoires, qu'on retrouve ensuite mort chez lui ? Se demander « Qu'est-ce qui se passe quand... ? » apporte énormément de développements possibles. Cette question est donc essentielle et vous devez toujours vous la poser.

Dans le cas de notre exemple, il n'y a rien d'original. Un grand nombre de livres ont déjà traité le même thème au travers de l'horreur qu'a vécue la population juive pendant la Seconde Guerre mondiale. Maintenant, supposons qu'on découvre que l'étranger et ses enfants fomentaient un attentat. Le riche Français que vous aurez détesté pendant tout le récit deviendrait un héros. À l'inverse, si ce Français avait des desseins politiques et s'est servi d'un innocent Maghrébin pour les faire aboutir plus vite, c'est encore pire. Et si c'est un coup monté de la part d'Ali pour se débarrasser de son voisin qu'il déteste, au prix de ses propres enfants, je vous laisse imaginer la réaction du lecteur. Mais la première réponse à QQSPQ, c'est d'abord le conflit. Il faut apporter du conflit !

2 bis / L'autre fameuse question : « Et si... ? »

Elle ressemble à QQSPQ, mais elle permet d'aller encore plus loin. Elle est déclinable à l'infini ! Reprenons notre exemple :

- Et si Ali n'avait pas tué son voisin ? Qui, alors ?
- Et si son voisin n'était pas vraiment mort ?

- Et si ses enfants n'étaient pas vraiment morts ? Pourquoi ?
- Et si le policier responsable de l'enquête était aussi maghrébin ? Cela apporterait-il quelque chose ?

Le but de cette question, c'est de vous permettre d'entrevoir des développements autres que ceux que vous aviez prévus ou de vous aider à les trouver. Cela permet aussi d'offrir plus de « mou » aux personnages, donc de l'originalité au récit.

L'équation à retenir :

QQSPQ + Et si = développement de l'intrigue.

3/ Le conflit.

Le conflit doit être généré par un enchaînement de situations, un enchaînement logique. Il faut respecter...

La *théorie des dominos*.

Tout doit s'enchaîner de façon *inéluçtable et vraisemblable* pour entraîner le protagoniste *malgré lui*. Incapable d'arrêter son destin contraire, il va vivre une histoire dont il se serait bien passé. Une histoire dans laquelle il entrera en conflit avec d'autres personnages et avec lui-même (il faut penser à la dimension psychologique du conflit intérieur).

Vous ne pouvez pas faire fi de la théorie des dominos. Depuis l'élément déclencheur, qui met en action votre protagoniste, jusqu'à la fin, tout doit « tomber » spontanément pour entretenir l'excitation du lecteur. Et de chute en chute (on dira, paradoxalement, en *crescendo*), vous allez arriver au « climax », c'est-à-dire au moment le plus important où tout basculera. Moment que vous aurez amené pour qu'il ne semble pas sorti de nulle part.

4/ Le climax.

Vous vous êtes demandé ce qui se passait « quand... » et vous avez trouvé du conflit pour faire avancer le récit. C'est donc naturellement que vous songez au moment fort : le climax.

Dans *Les Noces barbares*, Yann Queffélec crée une si mauvaise mère que, lorsque son fils la tue, cela semble logique. C'est le climax, le point culminant, si bien amené par les événements précédents qu'on ne peut que croire à la vraisemblance de cet acte et de toute l'histoire.

Attention, ce n'est pas parce qu'un point culminant est logique qu'il doit être attendu par le lecteur. Il faut aussi soigner le suspense.

5/ Le suspense.

Votre idée était bonne puisqu'elle vous a autorisé tous les développements précédemment cités. Il reste à les organiser de manière que le lecteur ne les devine pas. Il faut créer le suspense ! C'est-à-dire l'envie de tourner les pages pour savoir ce qui va arriver à votre protagoniste.

Qu'est-ce qui crée le suspense ?

C'est d'abord l'identification au personnage principal.

Le lecteur doit se sentir concerné par ce que traverse le « héros ». Ne négligez pas non plus l'objectif. Si le lecteur s'est identifié au protagoniste, il voudra qu'il atteigne son objectif. Donc, sans objectif clair, pas de suspense. Enfin, la qualité et la multiplication des obstacles qui se dresseront sur la route du protagoniste contribueront efficacement au suspense. Pour accentuer le suspense, utilisez toutes les « ficelles » de l'écrivain...

6/ Les ficelles.

Le compte à rebours.

Votre protagoniste ne dispose que d'un temps limité pour accomplir sa mission. Menacez-le du pire s'il le dépasse, faites croire qu'il est « humainement impossible » de tenir le délai octroyé, énoncez le temps restant régulièrement de façon à créer stress et suspense.

La douche écossaise.

Donnez à votre personnage une claque dès que les choses commencent à aller mieux pour lui et offrez-lui une lueur d'espoir lorsqu'il est au plus mal. Il doit passer par des hauts et des bas, des phases d'espoir et de découragement. Organisez sa vie comme des montagnes russes.

Le Mille Bornes.

Reprenons l'exemple de *Ali M.* Mettons sur les traces du père un enquêteur rompu à la traque des étrangers, organisons des contrôles de police de façon que le lecteur tremble chaque fois que le père mettra son nez dehors, une grève des stations-service au moment où il aura enfin trouvé le véhicule pour fuir, etc. C'est ça, « jouer au Mille Bornes ». Chaque fois que votre personnage tente d'avancer, sortez-lui une crevaillon, une panne d'essence ou un accident... Il doit avoir toutes les peines du monde à s'en sortir !

Les inconnues.

Il faut savoir brouiller les pistes. Il doit y avoir un maximum d'inconnues dans votre histoire pour qu'on s'y intéresse. Le père reverra-t-il ses enfants ? Est-il un « bon » ou un « méchant » ?

Trouvera-t-il l'argent pour fuir alors qu'il vient de perdre son travail ? Est-ce un coup monté ? Si oui, par qui ? Pour quoi ? Est-ce vraiment lui qui a tué ce voisin ? Et si c'était le fils du voisin lui-même qui avait tué son père ? Pourquoi ? C'est sans fin, mais cela doit toujours être logique, et le rebondissement doit être plausible à la relecture des événements.

À partir d'un banal thème raciste, vous pouvez coudre une histoire à rebondissements. La vraie bonne idée, c'est celle qui va vous donner envie de caractériser vos personnages précisément, de façon qu'on les aime ou qu'on les déteste, et d'inventer beaucoup de rebondissements.

7/ L'intrigue.

Quand vous vous dites à la lecture d'un bon roman : « Bon sang, comment va-t-il s'en sortir, maintenant ? », vous évoquez l'intrigue. C'est-à-dire ce que vit le protagoniste, la toile dans laquelle il s'empêtre, et comment il réagit face à ces événements.

Reprenons *Ali M*. Il vivait tranquille, heureux et, soudain, sa vie change. Il perd ses enfants et devient un assassin. Supposons qu'il s'enfuit et soit recherché par la police, Interpol, etc. Comment va-t-il se sortir de ce guêpier ? Cette cascade d'imprévus dans une vie supposée normale implique une attitude nouvelle de la part du père de famille. Comment va-t-il faire face à tout cela ? Voilà l'intrigue.

Le thème et l'intrigue sont donc deux choses différentes.

3

Je peaufine mes personnages.

1/ Le protagoniste.

**Vous devez aimer vos personnages,
ce sont eux qui font l'histoire !**

Que votre protagoniste soit un superhéros ou un violeur en série, vous devez l'aimer. Comme vos autres personnages, il doit vous toucher. Vous allez ainsi concocter des personnages aux petits oignons, dont on voudra connaître les aventures quoi qu'ils fassent. Comment ? En gardant à l'esprit qu'on s'intéresse d'autant plus à un héros qu'on s'identifie à lui, en tout ou partie.

Donc, le protagoniste devra avoir...

- Un objectif
- Des failles
- Des doutes
- Des obstacles face à lui
- Une évolution au fil de l'histoire

Il est illusoire d'espérer intéresser votre lecteur avec un protagoniste « parfait ». Personne ne s'identifie à la perfection. De même qu'il serait sans intérêt de suivre un personnage sans objectif clairement défini.

2/ L'objectif du protagoniste.

Il ne peut pas agir par hasard, mu par une force invisible. Il agit selon un dessein précis qui va le porter du début à la fin de l'histoire, sauf dans les cas où son premier objectif l'amène à changer

de but. Dans ce cas, c'est ce second objectif qu'il poursuivra tout du long du récit. Il ne peut pas s'éparpiller. Comme le lecteur doit se demander sans cesse si et comment il va atteindre son but, il est essentiel d'annoncer rapidement l'objectif. Si Ali décide de venger ses enfants, ce n'est pas à la moitié du roman qu'on doit le comprendre. Il faudra donc mettre en place...

L'élément déclencheur.

L'élément déclencheur, c'est l'événement qui mettra le protagoniste en action (la mort de ses enfants, dans *Ali M.*). Il doit intervenir relativement tôt, juste après que le lecteur a pu s'identifier au protagoniste, de façon qu'il souffre avec lui. Dans le cas d'un manuscrit de vingt mille mots, l'élément déclencheur devrait se situer autour de trois ou quatre mille mots. Il peut arriver bien avant, évidemment, mais il faut quand même que le lecteur puisse être touché par ce qui arrive au protagoniste. Il faut donc avoir eu le temps de le décrire, de le mettre dans des situations touchantes et faciles à visualiser.

Dans le cas de *Ali M.*, on pourrait, par exemple, insister sur l'amour que le père portait à ses enfants, sur le fait qu'il vivait seul avec eux et avait renoncé à ses rêves d'artiste pour les élever, que ses enfants étaient des gars bien (ils aidaient des jeunes défavorisés à faire leurs devoirs, servaient de grands frères dans une cité, etc.). Pour décrire tout cela, il faut...

Privilégier l'action à la pensée.

Les faits parlent au lecteur, pas les pensées. N'écrivez pas « il pense que... », mais décrivez la situation et faites agir le protagoniste. Ce qu'il pense, ce qu'il ressent, est traduit par ses actions. Exemple avec *Ali M.*...

Ce qu'il ne faut pas écrire : *Ali rentra chez lui et s'énerva. Il pensa qu'il devrait se calmer, car la chaise n'était pas responsable de ce qui lui arrivait.*

Ce qu'on pourrait écrire : *Ali rentra chez lui. Il donna un coup de pied dans le meuble de l'entrée, fit voler un miroir d'un revers de la main et s'acharna sur la chaise où, d'habitude, il posait son manteau. Il la saisit violemment et la cogna contre le mur, jusqu'à ce qu'il n'en reste que des bâtons et de la paille.*

L'écriture anglo-saxonne est beaucoup plus visuelle que l'écriture française et se prête d'autant plus facilement aux adaptations cinématographiques. C'est une bonne chose, à condition que le roman ne se transforme pas en scénario...

Ne « dites » pas un trait de caractère, montrez-le !

3/ Les failles du protagoniste.

« Handicaper » le protagoniste.

Plus votre personnage aura de failles, plus le lecteur s'intéressera à lui. Il faut donc le handicaper. Le handicap, c'est tout ce qui peut l'empêcher d'atteindre son but. Exemples : trop jeune pour se marier alors qu'il est amoureux, trop grand pour être jockey alors qu'il ne rêve que de chevaucher des pur-sang, perte de trois doigts alors qu'il souhaite devenir pianiste professionnel, etc.

Dans le cas de *Ali M.*, on pourrait imaginer un père qui a eu un accident du travail, souffrirait terriblement du dos et serait privé de ses médicaments pendant sa fuite. Il devrait alors vaincre la douleur pour continuer d'avancer. Dès les premières pages, on aurait montré Ali peinant à porter ses courses, aidé par ses fils, et se ruant sur ses médicaments sitôt rentré. On jouerait à nouveau là-dessus pendant le

climax, lorsqu'il transcenderait sa douleur pour combattre son ennemi. On a lu et vu cette situation mille fois, mais cela fonctionne toujours !

Un héros maladroit dans l'utilisation des moyens dont il dispose pour atteindre son objectif.

Supposons qu'Ali n'ait pas d'arme. Il en veut une pour se venger. Il la trouve, et le voilà, pour la première fois, avec un pistolet dans la main. On montrerait combien il a l'air idiot avec cette arme qu'il tient mal, qui pèse trop lourd pour lui et dont il ignore jusqu'au fonctionnement. Il s'entraînerait avec difficultés au début, aurait l'air ridicule mais grand dans sa volonté. Dans le climax, il surmonterait non seulement ses douleurs dorsales, mais aussi sa maladresse, et n'en serait que plus poignant.

4/ Les doutes du protagoniste.

Le lecteur se sent toujours proche d'un protagoniste qui doute. Exemples : la peur de perdre, la peur d'échouer, la peur de ne pas être à la hauteur d'une situation, la femme qui a toujours détesté les enfants et qui se retrouve enceinte, l'homme qui a la phobie des serpents et qui se retrouve dans la jungle, Ali qui se demande comment il va pouvoir venger ses enfants alors qu'il tient à peine debout et ne connaît rien au maniement des armes, etc.

Tout ce qui fait perdre confiance à votre héros le rapproche du lecteur.

Ali, abattu, devrait trouver en lui les forces de se relever, malgré la douleur, malgré les doutes quant au bien-fondé de sa vengeance, malgré les doutes quant à sa capacité à réussir, etc. Le doute, nous le connaissons tous, et nous nous sentons proches de ceux qui traversent les mêmes épreuves que nous.

5/ Les obstacles du protagoniste.

Vous allez entraver la quête de votre personnage en lui « créant » des obstacles. Il en existe deux types.

Les obstacles d'origine interne.

Ce sont ses propres défauts, ses manques et ses incapacités. On n'est là pas loin des failles précédemment évoquées. La différence est ténue.

Les obstacles d'origine externe.

Ils sont tout ce qui va se dresser sur sa route. C'est l'occasion de se régaler en tant qu'auteur. Là, on va vraiment devenir méchant, même injuste avec notre pauvre protagoniste qui ne méritait vraiment pas tout ça. Revenons par exemple à Ali. Il entreprend de se venger. À nous de lui rendre la tâche encore plus difficile. Petit aperçu de ce que nous pourrions lui faire...

Obstacles d'origines internes : il est...

- petit
- faible
- asthmatique
- pacifique de nature
- trouillard
- en manque de confiance en lui
- sujet au doute permanent

En bref, il est l'antihéros.

Obstacles d'origine externe : il va...

- se faire voler tout l'argent qu'il avait mis de côté ;
- avoir un accident alors qu'il était proche du but ;

- quitter l'hôpital toujours aussi déterminé, mais avec un ennemi qui va vouloir le tuer à son tour, etc.

Handicapez encore votre héros, ce ne sera jamais trop !

Votre protagoniste doit carrément être inapte à la mission qui l'attend ! Il doit être vulnérable, fragile dans une situation précaire, dangereuse, inédite et, surtout, sans possibilité de retour ! Ce dernier point est d'une importance capitale pour créer de la « tension ». Vous emprisonnez votre personnage dans un tunnel dont vous murez l'entrée. Vous l'opprimez, et c'est le lecteur qui frémit.

Mettez votre personnage dans une situation de non-retour dès qu'il aura commencé sa mission.

Imaginez qu'Ali décide de fuir. Dans sa fuite, pour obtenir des informations, il séquestre un « flic ripou » impliqué dans l'assassinat. Cette fois, c'est sûr, innocent ou non du meurtre de son voisin, il ira en prison. Il n'a donc plus le choix, il doit avancer et démonter tous les rouages de l'affaire pour être innocenté.

6/ La mue du protagoniste.

Le personnage principal doit changer, surmonter ses failles, ses doutes au fur et à mesure de son évolution. Et c'est grâce à ce que le destin (vous !) lui a réservé qu'il va se transformer au fil du récit. Alors, pensez à fournir très tôt les prétextes de cette transformation finale.

Les épreuves qu'il traverse le font évoluer.

Dans le cas d'Ali, son dos, sa maladresse avec une arme, mais, surtout, sa prise de conscience et son revirement. Il pourrait comprendre que se venger est inutile, cela ne fera pas revenir ses

enfants. Il pourrait aussi n'avoir d'autre solution que de tuer son ennemi, mais, là encore, malgré lui, puisqu'il aurait entre-temps compris la vanité de la vengeance. Il conviendrait quand même de saupoudrer de subtilité cet exemple très basique.

7/ Je caractérise mon protagoniste.

Il faut que vous sachiez dès le début de votre histoire ce que votre personnage doit accomplir, quel but il doit atteindre, pour le handicaper en fonction de son objectif.

Vous devez donc connaître par cœur votre protagoniste, connaître même les détails dont vous n'allez pas parler.

Son caractère.

Extraverti, introverti, loser, winner, égoïste, généreux...

Son physique.

Taille, yeux, cheveux, forme de visage, etc. Il peut avoir des traits physiques originaux ou non, voire bien à lui pour aider à mieux le cerner. Si j'évoque un regard d'aigle avec deux petits yeux marron au-dessus d'un nez crochu, je crée une image psychologique en même temps que physique.

Ses actions et ses goûts.

Tout ce qu'il fait au quotidien (Comment se comporte-t-il ? A-t-il des tics de langage, des tics gestuels, des habitudes ?), ce qu'il dit, ce qu'il aime (son rapport à l'argent, à l'amour, aux autres, aux animaux...), sa passion (les armes, l'automobile, le sport, la chasse, lui-même...), ce qu'il déteste (lui-même ?), chez lui et chez les autres. Pour lui et pour ses proches. C'est dans les incises du dialogue que vous pourrez facilement décrire ce qu'il est, par toute une gamme de geste et

d'attitudes variées. De même qu'en faisant parler de lui vos personnages secondaires.

Sa famille.

Que faisaient ses parents, comment ont-ils élevé votre protagoniste ? A-t-il des frères et sœurs ? A-t-il été traumatisé dans sa jeunesse par une éducation particulière, un événement familial (décès, viol) ?

Son environnement : fréquentations, travail, classe sociale.

Tout ça est souvent lié. Décrivez sa manière de s'habiller, de manger, de marcher, son type d'habitat, de voiture, d'habitudes, le décor de sa maison, de son bureau/atelier, etc. Possède-t-il des objets particuliers, inquiétants ? Est-il un collectionneur ?

Ses besoins, ses envies, ses fantasmes, ses regrets.

Entrez dans son inconscient comme si vous étiez son psychanalyste ! Analysez-le, il doit vous dire tout de lui, même si, secret professionnel oblige, vous gardez cela pour vous. C'est cet ensemble qui caractérise un individu, le constitue, et c'est en fonction de son conditionnement qu'il agit.

**Si vous ignorez ce qui constitue votre protagoniste,
vous risquez de le faire agir de façon illogique.**

8/ Je caractérise encore mon protagoniste.

Le portrait du personnage, nécessaire, ne permet pas au lecteur de se forger une idée complète de lui. Mettez le personnage dans la situation qui lui permet de se dévoiler. Si votre protagoniste est courageux, n'écrivez pas « c'est un homme courageux » ; décrivez-le, par exemple, en train de sauver une fillette d'un incendie au péril de sa vie. S'il est arachnophobe, montrez-le face à une araignée ; s'il est radin, qu'il compte ses centimes au moment de laisser un pourboire ;

s'il est angoissé, qu'il se ronge les ongles sans cesse ; s'il est drogué au sexe, prévoyez des scènes X...

**C'est ce que fait ou ne fait pas le protagoniste
qui le caractérise le mieux.
Et ce sont ses relations avec les autres *en cas de conflit*
qui le définissent clairement.**

Bien qu'il s'agisse d'un film, et parce qu'il y a des chances que vous l'ayez vu vous aussi, je voudrais vous donner l'exemple d'une caractérisation parfaite d'un personnage, celui de Rocky Balboa dans *Rocky*. Ce n'est pas un hasard si ce film a reçu tant d'oscar à sa sortie. L'essentiel du film est consacré à la caractérisation du protagoniste. Du début à la fin, tout est « programmé » pour que le spectateur souffre à chaque coup reçu par ce boxeur rendu tellement attachant. Il est pauvre, peu aidé par la vie, gentil, timide, généreux, disponible, naïf, fort, coriace, dur au mal, volontaire. Et rien de tout cela n'est dit, car c'est intelligemment montré. On voit Rocky aider des enfants, aider la femme qu'il tente de séduire et, plus encore, son frère ; on le voit courber l'échine face aux événements, face à l'adversité, d'abord de son propre camp (son entraîneur), puis du camp adverse qui le ridiculise, et même face à lui-même. Car, avant tout, il doute. Il doute humblement, car il n'est que lui, il n'est pas ce champion qu'il aurait voulu être. On a là tous les ingrédients classiques de la littérature et du film américains. Chaque fois que je revois ce film, je pense à Steinbeck, aux *Raisins de la colère* et à *Des souris et des hommes*. Deux livres que je « visionnais » en les lisant, tant l'atmosphère y était palpable dans sa réalité.

On peut dire que c'est chaque fois la même chose, qu'on sait comment l'histoire va finir, que c'est formaté, sans aucune originalité. À cela, je réponds simplement : « Faites-le. » On n'obtient pas tant de récompenses dans le monde entier quand on est mauvais. Ce qui est dur, c'est justement de formater une histoire sans entraver ni sa fluidité ni sa vraisemblance.

Ayez à l'esprit vos héros préférés quand vous écrivez. Songez à ce que vous aimez chez eux, à leurs fragilités, leurs faiblesses, leurs doutes. Ils sont humains ! Même les superhéros ont des failles ! Heureusement, sinon, ils seraient invincibles et aucune histoire ne serait possible. Pour ceux qui n'aimeraient pas les grands auteurs des ^{xix^e} et ^{xx^e} siècles, le livre récent *Les Tribulations d'une caissière* caractérise son protagoniste à travers la description de son quotidien. Anna Sam, l'auteure, sait toucher son lectorat en évoquant la dureté de la vie d'une femme qui doit s'occuper de son petit frère le soir, son travail de caissière la journée, son blog anonyme la nuit, sa vie privée, tout en surmontant le harcèlement de son (petit) chef.

9/ L'antagoniste.

S'il y a un méchant, ou simplement un antihéros (si votre protagoniste est un tueur, l'antagoniste pourrait être le commissaire), soignez sa caractérisation. Le seul but de l'antagoniste sera de nuire au protagoniste. Il ne déviara jamais de sa mission et n'aura que des certitudes, contrairement au héros qui doute. C'est lui qui tend les pièges, il ne négocie jamais, il est intraitable. Vous devrez vous mettre encore plus à sa place qu'à celle de votre protagoniste puisque vous devrez l'amener à « pourrir » la vie de votre héros.

La réussite de votre ouvrage dépend de l'antagoniste.

L'antagoniste peut donc aussi bien être une pieuvre géante (*Vingt mille lieues sous les mers*) que des Indiens face aux cowboys, qu'un pilote de course tricheur face à un pilote doué et honnête (cf. la bande dessinée *Michel Vaillant*) ; il peut même être invisible (cf. les livres d'anticipation ou de fantastique comme *L'Exorciste*), surtout s'il est l'esprit noir et défaitiste du protagoniste (obstacle d'origine interne poussé à son maximum). C'est facile de trouver un antagoniste, ça l'est

moins de le rendre crédible et détestable. Alors, soignez tout particulièrement sa caractérisation et son objectif.

Dans *Ali M.*, il serait aisé de caricaturer un commissaire français ripou, auteur de blagues racistes, maltraitant une prostituée arabe au commissariat. Avec un tel sujet, c'est un traitement original qu'il faudrait choisir. Donc, trouver à l'antagoniste des raisons d'être devenu ce qu'il est, comme faisait Marvel avec ses « méchants ».

Vous pouvez aussi cumuler les antagonistes face à votre « pauvre » protagoniste.

Mais n'attendez pas trop longtemps pour présenter le premier antagoniste au lecteur, même s'il n'est pas encore dans son rôle de méchant.

Dans *Ali M.*, le deuxième antagoniste pourrait être l'assassin de son voisin. Et parce que le commissaire se serait rendu compte de son erreur, cela pourrait l'amener à évoluer (bien que ce ne soit pas obligatoire pour un antagoniste) vis-à-vis des étrangers. On pourrait aussi ajouter un groupuscule raciste, sorte de milice dans le quartier, décidé à retrouver Ali « pour faire un exemple ». Et Ali serait le symbole du classique « seul contre tous » (ingrédient magique d'un grand nombre de best-sellers).

10/ Les personnages secondaires.

Vous les installerez tôt dans l'histoire. Ils ne doivent pas paraître parachutés pour vous sortir d'une impasse.

Dans *Ali M.*, il faudrait donc montrer les fils d'Ali, le voisin, son fils, le commissaire (bien que ce dernier soit plus qu'un simple personnage secondaire) et le groupuscule relativement tôt.

Il faut aussi soigner les personnages secondaires pour leur donner la densité et la justesse qui participent à la vraisemblance générale du récit. Ils sont les « détails » qui sonnent juste ou faux et

valorisent ou dévalorisent immédiatement l'histoire. Ils doivent ainsi agir avec logique par rapport à ce qu'ils sont. On ne doit donc pas les sous-estimer, mais au contraire les utiliser, car...

**C'est souvent par les personnages secondaires
que passent les informations.**

On pourrait présenter le commissaire en plein cas de conscience : arrêter ou non des individus constitués en milice alors qu'il approuve leur action. Le groupuscule (personnage secondaire en tant que milice), en plus d'avoir un rôle d'antagoniste à venir, servirait à passer l'information sur la réalité du commissaire.

11/ Le dialogue de tous les personnages.

Dans leur manière de s'exprimer transparaissent leurs sentiments, leur niveau socioculturel et les informations sur ce qu'ils ont fait ou vont faire. Songez à la façon dont Steinbeck faisait parler ses personnages dans *Des souris et des hommes* ou *Les Raisins de la colère*. On ne peut pas douter une seconde de l'existence bien réelle des protagonistes tant ils s'expriment avec justesse dans leur langage très personnel.

**L'autre façon de caractériser des personnages,
c'est de les faire parler entre eux.**

Vous devez les entendre, connaître jusqu'au grain de leur voix lorsque vous les faites parler, de manière à...

Choisir le vocabulaire en fonction de ce qu'ils sont.

Vous ne ferez pas parler de la même façon deux personnages de niveau d'éducation et d'environnement économique différents. Vous choisirez chaque mot avec soin, car il sera révélateur d'une

personnalité générale, altérée par l'état émotionnel de l'instant. Un chef d'entreprise parisien n'utilisera pas les mots d'un agriculteur normand. Ou, s'il le fait, c'est peut-être que, sous l'effet de la colère, il ne parvient plus à cacher sa jeunesse agricole. Il peut donc également s'agir d'une information intéressante. Le langage d'un personnage dévoile ce qu'il est, mais aussi, selon son état, le milieu qu'il a quitté. Chaque mot, chaque geste (les gestes représentent 85 % du message reçu par l'interlocuteur !) renseigne donc le lecteur.

Attention aux incises !

L'incise, c'est ce qui vous permet de reconnaître le personnage qui parle. C'est le fameux « dit-il » (ou « répondit-il »). L'avantage de cette incise, c'est qu'on l'oublie, à l'inverse des verbes qui stigmatisent une action tels « hurla-t-il », « s'énerva-t-il », etc. Dans la mesure du possible, n'utilisez pas ces derniers pour deux raisons : d'abord, l'œil les remarque et cela ralentit votre lecture ; ensuite, parce que si vous avez bien montré votre personnage en action, le ton doit être évident pour le lecteur.

Attention aux longueurs !

L'action prime sur tout, y compris sur les dialogues. Évitez les longs dialogues qui en font perdre le fil et mettez un peu d'action dans les répliques, pour qu'on « voie » les personnages. Faites-les bouger, tripoter des objets s'ils sont nerveux ou mettez leurs tics en avant. Vous pouvez aussi décrire la scène alentour pendant le dialogue : cela rompra toujours la litanie des tirets.

12/ Le décor.

Le décor est un personnage d'une extrême importance.

Il était nécessaire dans *Je viens de tuer ma femme* que le paysage – la vallée de la Durdent en Haute-Normandie et ses moulins du xvii^e – joue un rôle clé. Le protagoniste se ressource en regardant bondir les truites de la rivière et rencontre un pêcheur qui va s'avérer pire que lui. Dans ce roman, le décor est le deuxième personnage. En pleine campagne, beaucoup de foyers ont une scie électrique ; on ne s'étonne donc pas que le tueur aille chez son voisin en emprunter une. Pas sûr que tout le monde en ait une à Paris... Le paysage sert donc de décor, mais ne confondez pas le paysage et le décor.

Pour un premier roman, privilégiez une action dans un lieu que vous connaissez bien afin d'éviter les repérages avant l'écriture. Vous pouvez, bien sûr, inventer l'endroit. Mais, la réalité ayant toujours plus d'imagination que nous, ce serait dommage de se priver de ce qu'elle offre. Connaître le lieu où se déroule l'histoire permet de créer une atmosphère juste et de donner au lecteur un sentiment d'authenticité. Surtout, faire « parler » le décor permet d'évoquer les sentiments du protagoniste et de le décrire.

**Le décor est donc un élément
de la caractérisation des personnages.**

Si la maison du tueur est un loft de cinq cents mètres carrés ouvert sur la mer, que s'y disputent sculptures et tableaux de maîtres contemporains, vous vous ferez de cet homme une autre image que s'il habite un taudis en banlieue parisienne, sous le périphérique, où la lumière passe moins que la poussière.

Des décors en accord avec vos personnages.

Puisque le décor décrit les personnages, il est important qu'il leur corresponde socialement et psychologiquement. Si tel n'était pas le cas, les personnages perdraient immédiatement leur crédibilité. Il faudra donc soigner le choix des objets à...

L'intérieur.

Lampes, meubles, matériel hi-fi ultramoderne ou vintage, MP3 ou vinyles, technologie informatique envahissante type Silicon Valley ou téléphone à fil, home cinéma géant, vieux téléviseur poussiéreux ou pas de télévision du tout, papier peint ou murs blancs, tableaux contemporains de qualité ou croûtes, arts primitifs ou absence de traces culturelles, animal domestique, etc.

L'extérieur.

Style, couleur et taille de la maison, propriétaire ou locataire, taille du terrain autour, terrain entretenu ou non ; appartement en ville, quartier chic ou non, taille, étage, vue sur les voisins, bruit ; voiture récente, vieille ou de collection, etc.

Pensez au décor à contre-emploi.

Vous pouvez utiliser un décor qui contraste avec ce qu'on attend de lui : un crime commis dans une maternité prendrait d'autant plus de relief que la maternité fait automatiquement penser à la vie, et non à la mort.

Dans le roman de Cormac McCarthy *La Route*, le père et son fils sont les plus heureux des hommes lorsqu'ils trouvent un abri souterrain rempli de victuailles. Le lieu est une sorte d'abri antiatomique, logiquement sinistre, qui prend là les traits du Sauveur.

13/ Le paysage.

Cet abri antiatomique est donc le décor d'un passage très émouvant du roman de McCarthy, mais il fait aussi partie du paysage : un ensemble gris, triste et lugubre, composé de plaines mornes et de forêts mortes déchirées par une route au goudron meurtri qui semble sans fin. Tout dans le paysage est décrit de façon à faire ressentir la noirceur des personnages. Ils ne peuvent pas être joyeux dans un tel paysage. L'auteur n'a pas besoin d'évoquer leur état psychologique, il insiste sur ce paysage de désolation pour qu'on saisisse leur accablement moral et physique.

Le paysage, un personnage très important aussi.

C'est la vraisemblance de ce paysage qui donne toute sa crédibilité au chef-d'œuvre de Cormac McCarthy. Il est tellement présent, tellement réel qu'on finit par se sentir vulnérable, comme si l'on s'y trouvait plongé. C'est pour cela qu'on s'identifie à ce point à ce père prêt à tout pour que vive son fils : on est im-ply-qué ! Le paysage nous a entraînés dans le sillage du protagoniste, et lâcher le livre avant la fin relève de l'exploit. Cette vraisemblance est essentielle à tous les niveaux.

Voici ce qui arrive lorsqu'on en manque...

J'abordais l'enquête des gendarmes dans *Je viens de tuer ma femme* lorsque ma compagne demande :

— *Tu sais comment ça se déroule, toi, une enquête ?*

— *Non, mais j'imagine. J'ai vu des films...*

— *Ah ? Et ça te suffit pour ton livre ?*

— *Oui, ça tient la route.*

— *Et tu penses donc que ça la tiendra pour le lecteur, même si ça se passe autrement en vrai.*

Devant son « insistance », je me rendis à la gendarmerie.

— *Bonjour, j'écris un roman dans lequel j'ai tué ma femme. Vous pourriez me renseigner sur la façon dont vous mènerez l'enquête ?*

— *Non, nous ne faisons pas ça. Et d'abord, qui êtes-vous ?*

Deux minutes plus tard, j'étais interrogé ! Ma compagne dut même venir pour les convaincre de ma bonne foi. Mais ils répondirent ensuite à mes questions, et ce qu'ils m'ont dit n'avait rien à voir avec ce que j'avais écrit ! Conclusion...

L'invraisemblance guette là où les certitudes s'amoncellent.

14/ Les détails.

Évitez les détails inutiles, même pendant les dialogues.

Les détails font la vraisemblance de l'histoire et sont essentiels. Raison de plus pour ne pas en mettre à foison, d'autant que chaque détail doit signifier quelque chose pour le lecteur. Ce que disent les personnages doit non seulement nous renseigner sur eux, mais aussi servir l'histoire. Narration, caractérisation, dialogue, personnage, décor, paysage, tout doit être cohérent. Si un détail cloche, il décrédibilise l'ensemble. Et si le lecteur sort du livre, tenter de le rattraper sera peine perdue.

Des détails, oui, mais le rythme d'abord.

Il existe un risque à trop soigner les détails, et je ne parle pas des détails inutiles, mais bien de ceux qui sont nécessaires à l'identification comme à l'avancée du récit : c'est de ralentir le rythme de l'histoire. Quel dommage, en plein suspense, de se retrouver avec trois pages de description ! Il importe donc de...

Bien choisir la place des détails.

Ils peuvent jouer le rôle de pause tout en renseignant habilement, ils sont comme les silences d'un morceau de musique : essentiels, mais à manier après réflexion. Chaque fois que vous

sortirez de l'action pour entrer dans la description, demandez-vous si cette description fait avancer l'histoire et si elle est bien à sa place. Imaginez-la ailleurs, toujours en lisant à haute voix ce qui précède et suit, comme si vous découvriez votre texte.

Le paysage contient le décor, il englobe tout.

À vous de soigner chaque élément du décor et du paysage – extérieur, intérieur, climat, ciel, habitants, faune – de façon à offrir au lecteur un « film » si réaliste qu'il aura l'impression de jouer dedans. Mais dans un court roman, le décor et le paysage devront être décrits, pas multipliés. Changez peu d'endroits, au risque, sinon, de ne pas pouvoir rendre chaque lieu palpable. Il faut absolument éviter que l'histoire semble abstraite, qu'elle ne soit pas ancrée dans le réel, car le lecteur l'abandonnerait alors rapidement. Un manque de détails vrais ou de concordance entre le paysage et le protagoniste peut entraîner un rejet chez le lecteur.

Descriptions et dictaphone.

Il n'est pas facile de décrire un lieu ou des gens assis devant son ordinateur. Cela réclame de la mémoire ou une bonne prise de notes préalable. C'est pourquoi je vous suggère l'usage du dictaphone.

Prenons l'exemple d'un bar. On évoquerait les clients (gouaille, jargon, habitudes, tenue vestimentaire, boisson type); le patron (physique, tenue, voix, gestuelle, sourires vrais ou faux); la vitrine (comment l'on voit les clients de l'extérieur...). Le comptoir (bois, zinc, vieux, récent, démodé, tendance...), les étagères de verres et de bouteilles, les étagères de coupes glanées par le patron ou le club de foot local; l'écran géant qui diffuse *Les Feux de l'amour*, du foot, des courses d'équidés ou des clips; les murs du bar (couleur, papier peint ou peinture, décoration, pendule, miroir, calendrier, menu, panneaux des gagnants de La Française des jeux). Ses tables (matière, couleur, bancales ou non, avec ou sans miettes, bizarres

comme les clients ou non...), ses chaises (couleur, confortables ou non, raides comme le patron ou l'inverse), l'éclairage (froid, chaud, blanc, jaune, néons, spots, lampes...). Les éclats de voix, de rire, les jeux (Loto, jeux de grattage, PMU, dominos, cartes); le sol (papiers, mégots, jeux à gratter par terre ou carrelage d'une propreté clinique); l'odeur du lieu, ses toilettes, les taches ou la propreté. L'égaré qui vient demander sa route, le camionneur qui s'arrête devant le bar sans couper son moteur et qui entre, laisse la porte ouverte par moins dix degrés; les courants d'air qui gèlent les pieds en hiver, les remarques qui fusent dans le dos des habitués absents, les extérieurs du bar (l'église en face, le parking avec le chien vraiment méchant, les autres commerces)... Tout ce qui pourra être évoqué le sera, quitte à n'en garder qu'une partie dans le roman. Racontez à votre dictaphone tant ce que vous voyez que ce que vous ressentez dans le lieu, ce qu'il vous inspire au moment de la prise de notes.

Dorénavant, vous êtes un autre. Jusqu'ici, vous étiez un travailleur actif ou non, un parent ou non, un célibataire ou non... À présent, vous êtes un écrivain et...

Vous allez vivre en permanence avec vos personnages.

Idée, intrigue, personnages bien caractérisés, décor et paysage... Vous avez tout, et vous pensez reprendre votre roman là où vous l'avez laissé... après votre nom et son titre provisoire : *Mon premier roman*. Certes, vous pouvez, mais n'oubliez pas que, tout cela, il faut l'organiser, d'où l'intérêt de faire un plan.

4 Le plan.

Le plan va vous servir à mettre vos idées en ordre et à organiser vos scènes. Son apport à la qualité du roman est tellement grand que je vous incite, encore une fois, à ne pas vous passer de lui. Et dans ce plan, vous allez mettre...

Les scènes.

Vous pouvez écrire vos scènes comme on tourne un film, dans le désordre ou, bien sûr, dans l'ordre de la lecture. Avant de faire votre plan, intitulez chaque scène et synthétisez-la en une ou deux phrases. Pour cela, reprenez le résumé de votre histoire.

Reprenons l'exemple d'*Ali M.* Il ne s'agit plus d'entrevoir tous les développements possibles, mais de choisir ! Ali a-t-il tué son voisin ? Son voisin a-t-il dénoncé ses enfants ? Vous devez avoir répondu à toutes les questions que peut se poser le lecteur pour l'amener sur de fausses pistes et le surprendre. Faisons-le en direct.

Ali a-t-il tué son voisin ?

Non. Mais toutes les apparences sont contre lui. Ce qui offre les thèmes de l'injustice (voire de l'erreur judiciaire s'il est capturé et jugé), du racisme et des préjugés. Puisque la réponse est négative, Ali ne sera pas montré tuant son voisin. En revanche, on peut imaginer une scène où le voisin est tué sans qu'on sache par qui.

Son voisin a-t-il dénoncé ses enfants ?

Non. Quelqu'un l'a fait en se faisant passer pour lui.

Pourquoi ?

Qu'est-ce qui a motivé l'assassinat des enfants d'Ali ? Est-ce une histoire politique ? Une question d'argent ? De jalousie ? C'est la

réponse à ces questions qui va me permettre de trouver qui a tué le voisin. D'abord, trouver le mobile ; ensuite, remonter à la personne qui pourrait l'avoir.

Vous allez avoir un grand nombre de questions à vous poser, même si vous n'écrivez pas un roman policier. Et vous devrez apporter une réponse logique à chacune, de façon à pouvoir faire votre résumé, puis de manière à organiser vos scènes selon la théorie des dominos.

Le résumé de l'histoire en cinquante mots.

Continuons avec Ali M. : À Paris, en 2013, deux jeunes Maghrébins sont retrouvés morts. Leur père, accusé d'avoir tué son voisin qu'il aurait cru à l'origine du crime, fuit la police. Pour prouver son innocence, il doit trouver l'assassin. Or, c'est le fils adoptif du voisin qui a tué son père pour toucher l'assurance-vie.

Pile cinquante mots ! dit le traitement de texte. La syntaxe est réduite au minimum ; on ne peut pas faire du Proust !

La division du résumé en informations.

À Paris.

Planter le paysage et le décor.

En 2013

L'époque détermine un type de vie, des peurs éventuelles (islamisme, attentats). L'évoquer, ne serait-ce que par les décors.

Deux jeunes Maghrébins.

Les caractériser, évoquer la relation avec leur père... Dire pourquoi et, surtout, à cause de qui ils sont morts.

Qui est leur père ?

Caractérisation maximale d'un homme bon que vous aimeriez avoir comme père ou ami.

Accusé d'avoir tué le délateur.

Un homme remarquable injustement accusé. Racontez, créez de fausses pistes, faites croire que...

Son voisin est le délateur.

Ali fuit la police.

Évoquez la traque, ses conditions de survie, la dureté des enquêteurs (pensez à tous les obstacles possibles).

L'objectif actuel d'Ali est de *prouver son innocence*.

Mais quel était son premier objectif, qu'il n'a peut-être pas abandonné ? Il a dû changer d'objectif en cours de récit, contraint par les événements (déterminer si on le montre innocent dès le début ou plutôt à la fin pour créer un rebondissement).

Trouver le véritable assassin.

Alors qu'il est tourneur-fraiseur dans le quotidien, il se retrouve brutalement enquêteur. Utilisez son manque de pratique pour le ralentir et la connaissance de son métier pour se sortir d'un guêpier (en fabriquant un outil en métal, par exemple) et sa maladresse avec une arme (déjà évoquée). C'est qu'il risque d'être pris en tenaille entre la police et l'assassin qui lui tend des pièges sans être vu par le lecteur (sabotage de sa voiture, par exemple).

Or, c'est le fils adoptif du voisin qui a tué son père pour toucher l'assurance-vie.

Là, on aura donné des indices sur la richesse du père et sur le fils adoptif pour que ces deux éléments n'apparaissent pas comme un *deus ex machina*, c'est-à-dire un dieu sorti d'on ne sait où pour résoudre tous les problèmes. Ce qui n'aurait aucune vraisemblance.

Puis on va subdiviser ces éléments pour entrer plus encore dans le détail. Imaginez qu'un film défile devant vos yeux, voyez les scènes, puis notez-les sur votre carnet ou sur votre ordinateur. Enfin, lorsque le « film » vous plaira, vous vérifierez que les scènes se suivent avec logique. Jusque-là, il se peut que règne une certaine confusion dans votre esprit et que vous pensiez : « Ah ! là, il faut que je rajoute ça ; ici, il faut que je montre ça... » Ébaucher les scènes dans l'ordre va vous aider à éclaircir le tout. Vous allez noter toutes les scènes possibles (même celles qui ne figureront pas forcément dans le roman) et vous ne garderez que celles qui font avancer l'histoire.

**Chaque scène doit être bâtie comme un mini roman
et contenir un élément déclencheur
qui amène la scène suivante ou une scène lointaine.**

Ne vous embarrassez du style pour écrire vos scènes. L'important, c'est qu'elles contiennent vos idées. Mettez-y toutes les indications qui pourront vous servir pour la rédaction du roman : description du paysage, du décor, protagoniste présent ou non, en action ou pas, choix des personnages secondaires, dialogues ou narration (déterminer le narrateur dans ce cas), type d'entrée en matière (description de paysage, ou action, ou dialogue)... Plus vous serez précis, plus vous aurez de facilités à rédiger votre manuscrit.

Les chapitres.

Il n'y a pas de longueur conseillée pour un chapitre, mais il ne doit pas engendrer la frustration chez le lecteur. Entretenir le suspense, oui, la frustration, non. Les séries télé suivent quatre, cinq, six intrigues parallèles. Mais, si vous construisez votre livre de la même manière, cela risque de ne pas fonctionner.

A,B,C,D,E,A,B,C,D,E,A,B,C,D,E,A... = Risque d'échec !

Évitez donc ce type de construction « zapping » (où les lettres représentent une intrigue par chapitre).

Offrez au lecteur le temps d'entrer « dans » les personnages.

S'il est bon de construire son livre comme un film et de le « visionner » dans son déroulement, mieux vaut s'inspirer des longs-métrages que des séries télé. Si le lecteur doit sans arrêt se demander où et avec qui il est, il n'essaiera pas longtemps de comprendre.

Fin de période = Fin de chapitre.

Aidez le lecteur à comprendre la raison d'un changement de chapitre. Dans *Je viens de tuer ma femme*, il y a sept chapitres. Chacun d'eux représente un jour écoulé depuis l'assassinat de l'épouse. Le lecteur suit ainsi la progression psychologique du tueur en temps réel. L'idéal est de changer de chapitre chaque fois que vous changez de période. Tous les personnages qui agissent dans la même période, à des niveaux différents, devraient donc se trouver dans le même chapitre.

Un chapitre n'est pas une aération.

On ne coupe pas un chapitre parce qu'il est trop long. S'il est réellement trop long, on coupe les moments inutiles, mais on ne passe pas au chapitre suivant simplement pour avoir une page blanche entre les deux et reprendre son souffle. Considérez et respectez...

Le chapitre comme une unité de temps.

Vous avez sous les yeux la caractérisation de vos personnages et les notes sur les paysages et les décors. Tout ce que

est vraisemblable, crédible, et ça, c'est déjà une grosse partie du plaisir de lecture acquis. Mais attention à...

Ne pas construire toutes vos scènes sur le même modèle.

À ce stade, il est essentiel que vous ayez confiance en vous, car vous allez devoir opérer des choix. Si vous doutez, non seulement vous n'y parviendrez pas, mais, en plus, vous allez perdre votre énergie. Le manque de confiance en soi est un « tue-la-crétation » extraordinaire. Ne le laissez pas vous gagner.

Il y a mille possibilités de scénariser une histoire.

**Ce qui compte, c'est que le lecteur y croie,
le reste est une question de goût.**

Dans *Ali M.*, je peux rendre le voisin responsable de la mort des enfants, ou leur père assassin, ou changer le mobile du fils du voisin, cela n'a aucune importance ! Ce qui compte, c'est la justesse des actes du protagoniste par rapport à son mode de vie et de pensée, l'intérêt des conflits qui iront en grandissant, l'enchaînement logique de ses actions, la qualité des obstacles et le suspense entretenu grâce à l'identification du lecteur au personnage principal. N'essayez pas d'imaginer toutes les solutions possibles, vous n'en finiriez jamais. Et ne demandez pas d'avis, vous risqueriez d'en avoir autant que de lecteurs... si ce n'est plus !

Dénouez vos intrigues à la fin de l'histoire.

Ce n'est pas au lecteur de deviner qui est l'assassin, c'est à vous de le dire clairement. Ne laissez rien au choix du lecteur, à moins d'avoir pris le parti d'une fin « ouverte ». Si vous l'avez mené sur une fausse piste, dites-le-lui à la fin, il adorera s'être fait piéger, même pour les intrigues secondaires. Dans un souci de vraisemblance, chaque détail compte ! Vous en savez assez pour faire votre plan, vous

avez programmé votre cerveau, pris des notes, enregistré vos impressions, achevé votre histoire alors que vous étiez sous la douche, et, surtout, vous n'avez fait aucun effort et vous avez pris du plaisir. Cela va continuer ainsi !

5

Je commence à rédiger mon roman.

Comment commencer ? C'est toujours la question, et aucun écrivain, même « professionnel », n'y échappe. Personnellement, j'opte pour une accroche-choc, la présentation du protagoniste par l'intermédiaire de son état émotionnel, l'annonce du conflit ou des problèmes à venir, la narration à la première personne (attention, choix très personnel !) et l'utilisation du présent (attention bis, choix toujours très personnel !).

1/ L'accroche-choc.

Dans *Je viens de tuer ma femme*, le protagoniste commence ainsi : *Je viens de tuer ma femme. Ce qui m'ennuie, c'est les faire-part.* Par son ton badin et les phrases qui suivent, on sent tout de suite que l'homme est soulagé, presque heureux de son forfait. Quel est donc cet homme capable de dire une pareille chose dans un tel instant ? L'accroche fonctionne parce qu'elle oppose la gravité d'un acte au détachement de celui qui l'a accompli. Pour que la phrase sonne et claque, j'ai choisi un français parlé au détriment de la grammaire : j'aurais dû écrire : *ce sont les faire-part.*

La première phrase et la première page d'un livre sont essentielles.

En librairie, un éventuel client va regarder la couverture, la quatrième de couverture et parcourir la première page : alors, autant la réussir ! Dans *Ma mère, à l'origine*, le personnage central ouvre ainsi : *Ma mère est morte. L'autre bonne nouvelle, c'est qu'elle est morte riche.* Là encore, il y a une forte opposition entre le fait que la mère soit morte et que ce fait puisse être considéré comme une bonne nouvelle.

Cela nous apprend donc que le personnage a un compte à régler avec sa « génitrice ». Et c'est ce qu'il va expliquer dans les lignes qui suivent. Ces deux ouvertures engendrent le sourire alors qu'elles évoquent la mort, parce qu'elles sont décalées. En outre, elles propulsent le lecteur dans l'histoire. Mais on n'est pas obligé de débiter par une formule-choc. On peut opter pour de classiques entrées (liste non exhaustive !) sur...

La durée.

Ça ne faisait pas cinq minutes que Jean était dans la banque quand l'homme à la Kalachnikov surgit.

La météo.

Il neigeait tant que les forces d'intervention ne pouvaient rien faire pour secourir les otages.

L'envie ou le refus.

Il était hors de question que Jean se résolve à mourir dans une banque.

Le paysage ou le décor.

Des fleurs sectionnées, séchées, jonchaient le sol de la banque, et les pétales flétris se répandaient comme des flaques de vin sur la terre battue.

Les personnages secondaires qui annoncent l'intrigue.

Sous le soleil montagnard, Marc et Sylvie marchaient l'un derrière l'autre sur l'étroit chemin caillouteux. De chaque côté, le ravin menaçant rappelait aux tourtereaux que la vie ne tenait qu'à un pas.

— J'ai peur, mon amour, dit la jeune femme.

— C'était ton idée, ma chérie, répondit l'homme avec un doux sourire.

Soudain, Sylvie hurla :

— Marc ! Regarde en bas, à droite. Les bêtes, là ! Elles sont en train de dévorer une femme ! Et elle bouge encore ! Elle n'est pas morte.

2/ La présentation du personnage.

Montrer dès le début l'état émotionnel du protagoniste favorise une identification rapide.

Tout le monde a connu la joie du succès, la douleur de perdre un être cher, une rupture amoureuse, un accident bête, une déception profonde... Encore une fois, il faut que le protagoniste permette cette identification en étant « humain ».

Présentez tôt le protagoniste et les personnages dans la situation qui va servir d'élément déclencheur.

Dans *Ma mère, à l'origine*, on sait presque tout de suite que Patrick s'exprime devant le corps de sa mère morte et, au bout de quelques lignes, qu'il rencontre la maquilleuse funéraire – deuxième protagoniste du roman.

3/ L'annonce du conflit ou des problèmes à venir.

Dans *Je viens de tuer ma femme*, le protagoniste se demande à qui il va offrir la chance de raconter son histoire aux médias. Il part donc en quête de celui qui mérite de faire la une de *Paris Match*. C'est le début de son parcours meurtrier et de ses conflits, essentiellement internes.

4/ La narration.

Il existe plusieurs types de narrations. Choisissez celle avec laquelle vous vous sentez le plus à l'aise... à condition qu'elle vous permette de raconter votre histoire, car, comme vous allez le voir, certains types de narration réduisent fortement le champ des possibles. Réfléchissez donc bien, puisque...

**Avant de commencer,
vous devez savoir qui va raconter votre histoire.**

La stricte narration des faits.

C'est uniquement par l'atmosphère et les actes des personnages que le lecteur pourra ressentir la puissance du récit. Il vous sera, par exemple, impossible d'écrire : « Il se rappela quelle tristesse il avait éprouvée à Noël dernier. » Rien de ce qui est dans la tête de vos personnages ne pourra être écrit.

Exemple : *Pour s'enfuir, Ali, tremblant, vola une vieille Golf garée dans une sombre ruelle du Marais.*

La narration omnisciente.

Ah ! quelle joie de pouvoir être dans la tête de chaque personnage, de savoir ce que pense chacun ! C'est aussi la possibilité pour l'auteur d'une plus grande intimité avec le lecteur. Il peut d'autant mieux s'identifier aux personnages qu'il sait ce qu'ils pensent.

Exemple : *Ali décida de voler une Golf Gti pour s'enfuir. Il l'avait remarquée, garée dans une ruelle sombre du Marais. C'était un modèle de 1976, rare, une voiture de collection recherchée. Elle fut à son époque la reine de la route. Il hésita, cependant, car il avait peur. C'est qu'il n'avait jamais rien volé de sa vie, lui. Pas comme le commissaire dont les journaux venaient d'annoncer la prochaine mise en examen pour vol et recel présumés.*

La narration à la première personne.

Le « je » vous entraîne dans la tête du protagoniste en même temps que dans sa vie. Vous êtes le protagoniste. Vous êtes dans *son* ressenti, vous êtes intimes. Mais vous ne pouvez rien dire que le protagoniste ignore, vous n'avez que sa subjectivité pour témoignage. Vous risquez de ressentir la frustration de ce point de vue unique et égocentrique, d'autant plus que le personnage est forcément dans toutes les scènes.

Le « je » est donc limitant et force, parfois, à utiliser un subterfuge (telle une page de journal) pour annoncer une nouvelle.

Exemple :

Je décidai de voler la Golf garée devant moi ; je n'avais pas d'autre choix pour fuir rapidement. Mais j'étais pétrifié à l'idée de voler pour la première fois de ma vie.

La narration à la troisième personne.

C'est le même principe qu'à la première personne, sauf que c'est un personnage qui exprime son point de vue. Vous écrivez « il » ou « elle », vous n'êtes pas elle ou lui, mais vous faites toute l'histoire depuis son unique point de vue. Vous ignorez ce que pensent les autres personnages. À ne pas confondre avec la stricte narration des faits ou la narration omnisciente qui font, elles aussi, appel à la troisième personne.

Exemple :

Ali décida de voler une Golf Gti pour s'enfuir. Il l'avait remarquée, garée dans une ruelle sombre du Marais. Il avait lu dans un magazine d'automobiles anciennes que c'était un modèle recherché, et il pensa : « Recherché... comme moi ! » Il se demanda si elle était vraiment la reine de la route décrite dans l'article.

La narration aux premières personnes.

Chaque personnage dit « je ». Attention à bien différencier les styles dans le cas de multiples « je », de façon qu'on reconnaisse les personnages qui s'expriment.

Exemple :

Je décidai de voler la voiture garée devant chez moi. Je n'avais pas d'autre choix pour fuir rapidement.

Je compris que cet idiot avait volé la bagnole qui faisait ventouse devant chez lui. Pauvre niais, pensai-je, les barrages sont partout !

La narration aux troisièmes personnes.

Même principe qu'énoncé plus haut, mais vous évoquez le point de vue de plusieurs personnages par leurs propres yeux en disant chaque fois « il » ou « elle ».

Exemple :

Il décida de voler la voiture garée devant chez lui. Il n'avait pas d'autre choix pour fuir rapidement.

Le commissaire comprit que cet idiot d'Ali avait volé la bagnole qui faisait ventouse devant chez lui. Pauvre niais, pensa-t-il, les barrages sont partout.

5/ Le temps du roman.

Il reste une question à laquelle vous devez répondre avant de commencer :

À quel temps raconter l'histoire ?

Vous disposez de trois possibilités :

- Présent
- Passé simple
- Passé composé

Je vous épargne le cours de français sur la concordance des temps (à vous d'employer ou non l'imparfait du subjonctif, si beau, si rare... si malheureusement démodé), mais j'insiste sur l'importance du temps du récit. Le temps de narration le plus couramment employé est le passé simple. Il est plus facile de raconter une histoire au passé simple qu'au présent. En revanche, le présent offre plus de rythme – on est tout de suite dans l'action avec le protagoniste, surtout s'il parle à la première personne – mais on bute sur des obstacles de narration. Et faire des différences chronologiques entre les événements devient très ardu.

Je choisis le présent pour une question d'énergie, quitte à subir les difficultés qui découlent de son emploi. Un juste milieu serait le passé composé. Il a le mérite d'être proche du langage parlé et permet plus de souplesse dans l'organisation chronologique des événements.

6/ La mise en page.

Choisissez un caractère classique et lisible tel que le *Times New Roman*, en corps douze, et aérez votre récit. Un alinéa en début de paragraphe, une idée par paragraphe, des étoiles pour séparer les actions dans le temps où l'espace, des chapitres pour différencier les grandes idées et les périodes, et deux ou trois parties (ce n'est pas obligatoire)... En revanche, il est inutile et déconseillé de sauter une ligne entre chaque paragraphe.

Évitez le pavé d'écriture de plusieurs pages.

Vous auriez du mal à le relire et, surtout, aucun plaisir. Évitez aussi de mettre des mots en gras ou en capitales pour qu'on les remarque (on peut le faire dans une méthode, pas dans un roman). C'est la qualité de la phrase qui doit mettre l'idée en exergue, par l'ordinateur. Évitez encore – non, ne riez pas, c'est de plus en plus fréquent – les smileys, les abréviations et le langage SMS, sauf si cela contribue à votre plaisir et que vous n'avez pas l'intention de l'envoyer à un éditeur.

Vous avez choisi la forme et le temps de narration, en prenant soin que la « voix » du personnage corresponde bien à son milieu socioculturel et à son état émotionnel. Vous avez trouvé comment, en quelques lignes, annoncer le conflit ou la galère que va vivre votre protagoniste ou la situation hors du commun qu'il va connaître. Vous êtes prêt à commencer. Mais avant, sachez que...

Tout ce qui ne fait pas avancer le récit est inutile.

Ce qui ne renseigne pas de façon nécessaire sur les personnages ou l'intrigue est à effacer. Cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas faire des pages de descriptions, mais il faut que ces descriptions, fussent-elles celles d'une forêt, d'un intérieur de maison ou d'un ciel, nous renseignent sur l'état psychologique du protagoniste. Balzac excellait pour cela.

Voyez combien votre meilleur ami aime votre histoire !

Enfin, si, par moments, la magie de l'écriture vous échappe, que vos doigts restent à l'arrêt sur votre clavier, imaginez que vous racontiez votre histoire à votre meilleur ami. Visualisez-le heureux de vous entendre (c'est très important !) tandis que vous lui lisez les aventures de vos personnages.

Dites votre histoire à haute voix quand vous « séchez ».

Puis ne cherchez pas à résumer ou à « traduire par écrit » ce que vous avez dit, écrivez-le tel quel ! Il sera toujours temps plus tard de travailler le style. Ce sera souvent en allégeant, en simplifiant vos tournures, en cherchant le verbe juste qui remplacera trois mots.

Histoire d'eau.

Pour écrire, il vous manque encore une bouteille d'eau et quelque chose à grignoter. Vous pouvez être victime d'une fringale et voir subitement votre énergie s'effondrer. Hydratez-vous et n'hésitez pas à manger une banane pendant votre...

Moment d'écriture.

Ne disons pas « travail », mais « moment d'écriture ». Si c'était votre travail, vous n'auriez pas besoin de lire cette méthode. Et si vous vouliez en faire votre travail, je vous conseillerais encore une

fois de participer à des stages d'écriture. Ma seule ambition est de vous aider à écrire un roman du début à la fin, et que vous y preniez du plaisir.

L'énergie, plus importante que la technique.

Si vous ignorez les secrets de l'écriture et que vous lisez peu, malgré toute l'énergie du monde, vous n'accoucherez pas forcément du prochain Goncourt. Mais, justement, parce que vous ne le visez pas, vous allez au moins réussir, grâce à votre énergie, à terminer votre roman. Et, ça, ce sera un exploit ! Un exploit dont vous pourrez être fier et qui vous donnera suffisamment confiance en vous pour écrire un deuxième opus.

TROISIÈME PARTIE

Et ensuite ?

1

J'ai beau essayer, ça ne marche pas !

Vous avez appliqué la méthode à la lettre et vous ne parvenez pas à écrire votre roman. Vous êtes-vous répété votre objectif plusieurs fois par jour et chaque jour ? Il importe maintenant de rester serein face au temps qui passe. Tout peut se débloquer très vite. Voyons ces deux possibilités.

Vous n'arrivez pas à développer le thème.

Avez-vous *réellement* envie de l'aborder ? Peut-être est-il une fausse bonne idée. Ou peut-être votre inconscient vous protège-t-il d'une douleur que le développement du sujet pourrait raviver. Si vous avez vécu des événements tragiques, il se peut que ce ne soit pas *bon* pour vous de les évoquer. Parler, par exemple, des problèmes d'un couple qui se déchire, si vous n'êtes pas au mieux dans votre vie à deux, pourrait être un révélateur. Et votre inconscient vous empêcherait peut-être de tout faire sauter en faisant disjoncter votre capacité créatrice. Idem si vous avez mal vécu votre licenciement et que vous pensez pouvoir aller mieux en écrivant un roman.

Régler ses comptes avec la famille sur le papier, mettre en scène des proches, ce n'est pas si facile à faire qu'on l'imagine avant d'écrire. Vous le croyez *consciemment*, mais inconsciemment ? Vérifiez que vous ne touchez pas un sujet trop sensible pour vous, voire pour vos proches.

Vous avez envie d'écrire, mais aucune idée.

Vous êtes resté détendu, le stress ne vous a gagné à aucun moment (bravo) et, pourtant, aucune idée n'a eu grâce à vos yeux (vous en avez obligatoirement eu). Rappel : il n'y a pas de bonne idée autre que celle qui vous prend aux tripes. Je vais faire avec vous un

exercice en direct (en écriture automatique) pour vous montrer que n'importe quoi peut donner lieu à l'écriture d'un roman, pourvu que cela génère une envie d'écrire. Voici donc une liste d'accroches totalement lisses :

Mon chien est mort.

Qui était ce chien ?

Que représentait-il pour vous ?

Évoquer l'état émotionnel du protagoniste à la suite de la découverte de son cadavre.

Quand est-il mort ? De quoi est-il mort ?

Pourquoi y avait-il de la mort-aux-rats à côté de son écuelle ?

Et si on l'avait assassiné ? Pourquoi ?

Son collier a disparu, celui avec une grosse boule noire en plastique.

J'ai d'abord retrouvé le collier, mais pas la boule (narration à la première personne). Pourquoi ?

Puis, sous le canapé, j'ai retrouvé la boule... ouverte et vide.

Qu'y avait-il dedans ? Qui avait acheté cette boule ?

Remonter à cette époque.

Fouillant tous les placards, je suis tombé sur un sachet de poudre blanche dissimulé derrière une boîte de céréales !

Et ainsi de suite.

Après celui du chien, on pourra trouver le cadavre de la maîtresse et le maître pourra se trouver accusé de meurtre. Encore une fois, c'est sans fin. La preuve, les idées me viennent à la vitesse à laquelle je tape. Il suffit de suivre un développement logique.

Je ne suis pas allée travailler aujourd'hui.

Pourquoi ?

Dans quel état émotionnel suis-je en le disant ?

Je suis heureuse. Pourquoi ?

Parce que je déteste mon patron. Pourquoi ? Qui est-il ?

Que m'a-t-il fait ? Et là, on évoque le sale bonhomme...

Autre voie : je suis malheureuse. Pourquoi ?
Parce que mon patron me manque. Pourquoi ?
Amoureuse. Pourquoi ?
Célibataire ? En couple ? Assez de mon compagnon ? Pourquoi ?
Que m'a-t-il fait ? Et là, on évoque le sale bonhomme !

Maman est brune.

C'est nouveau, elle sort de chez le coiffeur.
Comment se sent-elle ?
Et moi, par rapport à elle ?
C'est comme si elle avait quelque chose à cacher. Je m'attarde sur sa couleur, mais quelque chose en elle a changé. Quoi ?
Je lui dis que je la trouve bizarre. Elle s'en étonne, mais son visage la trahit. Elle me cache quelque chose. Quoi ?

Je n'aime pas l'eau gazeuse.

Pourquoi ?
Ça me rappelle un mauvais souvenir. Lequel ?

Je ne veux pas sortir de la maison.

Qu'est-il arrivé la dernière fois que vous êtes sorti ?
Qu'éprouvez-vous en y repensant ?
Comment vous sentez-vous à la maison ?
Qu'allez-vous faire pour sortir de ce problème ?
En voulez-vous à quelqu'un de votre état ? Si oui, à qui ?

Il y a plein de feuilles mortes dans la forêt.

Mon pied vient de taper dans une feuille « dure ». Je balaie le sol d'un coup de semelle et le sommet d'un crâne apparaît.

Vous n'êtes pas obligé de développer la première phrase. Elle peut très bien vous lancer sur toute autre chose, comme dans l'exemple de ces feuilles mortes. Je vous invite à pratiquer cet exercice si vous avez des difficultés à commencer. Et qui sait si cette première

phrase, venue de votre inconscient, ne sera pas le point départ de votre roman.

2

J'ai terminé mon roman, je fais quoi ?

D'abord, je le relis ! Et je le corrige. Je vérifie que tout s'enchaîne avec logique et qu'il ne manque rien à la compréhension de l'histoire. C'est le cas ? Alors, je plastronne ! Je suis arrivé au bout de mon roman, j'ai gravi mon Everest !

Maintenant, je peux prendre des avis de lecteurs. Attention... En cas de critiques désagréables, vous risquez de perdre l'énergie nécessaire à l'écriture de votre deuxième roman. Je vous invite, néanmoins, à vous frotter à la critique *post écriture*, car elle est, parfois, constructive. Seulement, souvenez-vous : vous n'êtes pas votre roman.

Si plusieurs lecteurs vous font la même remarque de fond (par exemple : « Je ne comprends pas la fin » ou « Pourquoi ton héros fait-il ça ? »), vous pouvez retravailler le domaine en question. En ce qui me concerne, si une personne me fait une critique, c'est juste une information ; si deux personnes me font la même critique, c'est une « possible vérité » et je me penche sur la question très sérieusement.

Passé votre naturel moment de satisfaction, vous allez peut-être vous demander que faire de votre manuscrit. Ceux qui l'auront aimé vous conseilleront sans doute de l'envoyer à un éditeur, mais vous, êtes-vous prêt à aller jusque-là ? Sachez que les auteurs publiés ont généralement dû écrire quatre manuscrits avant de se voir édités une première fois. Quant à se retrouver en tête des ventes de romans... Un premier roman « fait » entre cinq cents et mille exemplaires chez un petit éditeur. Vendre deux mille exemplaires est déjà considéré comme un succès, ce qui veut dire que vos gains d'écrivain couvriront à peine vos frais de papier, d'encre, de photocopies et de timbres. Ce n'est pas exagéré, c'est la stricte réalité. C'est donc, d'abord, un plaisir personnel que vous viserez en recherchant la publication.

1/ Je bannis les clichés.

J'ai une chance sur mille d'être édité.

Vrai. Mais vu le peu de manuscrits de bonne qualité qui arrivent sur le bureau des éditeurs, cela laisse de la marge...

Ça ne marche que par piston.

Faux. Le piston est un plus, comme pour trouver un travail, mais mon premier roman a été édité à la suite d'un envoi par la poste, sans que je connaisse qui que ce soit. Quand je suis passé aux contes pour enfants, sans rapport avec le monde du roman, j'ai, à nouveau, envoyé mon manuscrit par la poste, et mes contes ont été édités.

On va me répondre dans six mois, si j'ai de la chance.

Faux. Le délai moyen est d'environ trois mois. Pour *Je viens de tuer ma femme*, j'ai envoyé mon manuscrit le samedi matin et reçu une réponse le mardi suivant ! Pour mes contes *Au Pays du Sucre*, la réponse est venue cinq jours après l'envoi.

Je suis sûr qu'ils ne lisent pas tous les manuscrits.

Faux. Les comités de lecture de toutes les sociétés d'édition sont particulièrement sérieux, n'ayant aucun intérêt à passer à côté de « l'auteur du siècle ». Il arrive cependant, exceptionnellement, qu'en cas de gros retard de lecture, une pile de manuscrits passe en « classement vertical ». C'est ainsi qu'une importante maison d'édition m'a avoué être passée à côté de *Je viens de tuer ma femme*, faute de l'avoir lu.

Ils doivent lire ça à toute vitesse, vu le nombre de manuscrits qu'ils reçoivent.

Faux. Les comités de lecture lisent, non seulement attentivement, mais rédigent même une note de lecture pour chaque manuscrit. Elle ne vous sera jamais communiquée (sauf par Le Dilettante) et vous ne recevrez qu'une lettre type en cas de refus (à moins que votre

manuscrit, bien que refusé, ne soit très bon et qu'une prise de contact soit effectuée ; c'est rare, mais cela arrive). Cependant, *attentivement* ne veut pas dire *entièrement* ; il est fréquent (et normal !) que le comité s'arrête aux premières pages d'un manuscrit pour X ou Y raisons. Il ne faut donc pas compter sur une fin géniale pour sauver son roman.

Ils passent régulièrement à côté des grands succès.

Faux. Puisque le grand succès en question a fini par être édité. Alors, oui, chaque maison d'édition peut un jour passer à côté d'un chef-d'œuvre, mais ce chef-d'œuvre finira par être édité. C'est, paradoxalement, un métier où il est difficile de n'être pas repéré si l'on est bon... et qu'on fait l'effort de le faire savoir.

2/ Je diffuse mon manuscrit.

Là, il y a un travail bien spécifique à effectuer. Mais d'abord, il faut que...

Je protège mon manuscrit.

Vous n'éviterez pas qu'un lecteur d'une maison d'édition à qui vous aurez envoyé votre manuscrit, lui-même auteur, vous plagie, mais au moins devra-t-il le faire avec prudence et parcimonie. Il ne vous piquera que les meilleures idées, pas tout le livre...

Vous pouvez passer par des sites de protection sur Internet, par la Société des gens de lettres ou même par un notaire (plus cher, évidemment). Et si vous êtes vraiment démuné, il vous reste la solution de l'envoi recommandé que vous vous faites, sans, bien sûr, ouvrir l'enveloppe à réception. Le cachet de la poste fera foi.

Protéger ses idées reste, de toute façon, très difficile. Vous pourrez protéger l'organisation, le développement de vos idées, certaines originalités vraiment fortes, mais, en cas de plagiat, vous devrez vous battre pour faire reconnaître l'antériorité de votre récit.

Je liste toutes les maisons d'édition.

Soit en cherchant sur Internet, soit grâce à un livre qui les rassemble, type « guide des éditeurs ». *Écrire vite un bon roman* vous offre déjà l'adresse d'une centaine d'éditeurs de romans, pour l'essentiel en région parisienne. Mais si vous le lisez après 2017, vous devrez peut-être, en partie, réactualiser cette base de données.

Je téléphone pour être sûr que la maison d'édition existe toujours.

Sur les trois cents éditeurs que j'avais sélectionnés pour envoyer *Je viens de tuer ma femme*, cent cinquante n'existaient plus !

Je demande si la maison en question édite le type de roman que je viens de terminer.

Certains éditeurs sont spécialisés en science-fiction, d'autres en policier, d'autres en jeunesse, etc. Bref, tous n'éditent pas du roman « grand public ». Mais comme cela peut évoluer au fil des ans, mieux vaut téléphoner pour vérifier l'information.

J'écris une lettre de présentation... originale.

Pour *Je viens de tuer ma femme*, je n'ai pas voulu me présenter ni parler du roman, j'ai juste écrit ceci : *Je viens de tuer ma femme. Je tenais à vous le dire dans ce manuscrit avant de me livrer aux gendarmes.* Vu que le protagoniste s'appelait Emmanuel Pons et habitait dans mon village, tous les éditeurs ont voulu savoir si c'était du lard ou du cochon, et ont rapidement lu le manuscrit.

Maintenant seulement, j'envoie le manuscrit... au plus grand nombre de maisons d'édition concernées !

Un manuscrit relié avec vos coordonnées (sur le manuscrit et pas simplement sur la lettre d'accompagnement ou l'enveloppe) écrit en corps douze, imprimé en recto. J'ai envoyé quatre-vingts manuscrits et reçu sept réponses positives pour *Je viens de tuer ma femme*. Ce qui veut dire aussi que si j'avais eu la flemme de faire tous ces envois, ou que j'avais manqué d'argent pour imprimer et envoyer tant de manuscrits, je ne serais pas en train d'écrire ceci. Prévoyez un

budget de trois cents euros pour tout cela. Parenthèse : ne téléphonez pas pour « avoir des nouvelles ». C'est inutile et contre-productif.

Quoi qu'il arrive, je ne verse jamais d'argent !

Ne versez jamais d'argent pour être édité, même pas une participation ! Quoi qu'on vous propose, quoi qu'on vous promette, vous ne devrez jamais verser un centime à un éditeur.

3/ L'hypothèse positive : un éditeur veut me publier !

Bravo ! Vous voyez qu'une chance sur mille, c'est nettement plus de chances de gagner qu'au Loto, et ce n'est dû qu'à votre travail et à votre talent. Il vous reste à négocier avec votre éditeur. Il va éventuellement vous demander d'apporter « quelques corrections » à votre manuscrit. Tant que cela ne trahit pas l'esprit de votre histoire, je vous conseille d'accepter de faire ce travail. D'abord, parce que c'est le métier de l'éditeur ; ensuite, parce que, même si cela formatait un peu plus votre histoire ou enjolivait votre écriture, ce ne serait que dans un but commercial, et pas l'inverse. N'oubliez jamais que...

**Votre manuscrit est une œuvre littéraire,
votre livre sera un produit.**

Il ne s'agit pas de faire plaisir à l'ego de l'auteur en le publiant, mais de satisfaire le goût des lecteurs. Bref, l'éditeur doit vendre. S'il est honnête, il ne vous fera pas réécrire l'histoire trois fois, mais devra vous expliquer clairement ce qu'il souhaite et vous guider dans cette réécriture. Et, logiquement, il vous fera d'abord signer un contrat et vous versera...

L'avance sur recettes (aussi appelée à-valoir).

L'avance correspond souvent à la vente de mille exemplaires, soit entre mille et mille cinq cents euros. Sachant qu'un

premier roman chez un petit éditeur « fait », en général, entre « 500 et 2000 ex » (cinq cents et deux mille exemplaires de vente), il se peut que vous ne touchiez rien d'autre que cette avance. Certains petits éditeurs ne versent pas d'avance, mais proposent un plus gros pourcentage sur les ventes. À vous de voir si vous êtes d'accord. Personnellement, ce principe ne me choque pas, car le petit éditeur a des charges fixes et des frais colossaux que les ventes ne couvrent pas toujours. Je ne dirais pas la même chose pour Flammarion, Fayard, etc. Vous vous demandez combien vous allez toucher sur chaque livre vendu. Comptez...

Entre 6 et 10 % du prix de vente HT.

La moyenne tourne autour de 8 et 9 %. Vous ne touchez rien sur les livres destinés au service de presse des magazines, les livres offerts et les livres retirés de la vente (abîmés) ou volés. Je précise cela pour que vous ne soyez pas étonné, en cas de réédition, de voir une différence entre le nombre de livres imprimés et le nombre de livres vendus. Le livre peut aussi vous rapporter des royalties sur ses traductions et ventes à l'étranger (50 % de ce que vous touchez en France, en général), ainsi que des droits d'adaptation cinématographiques que vous partagerez de moitié avec votre éditeur, sauf si vous avez spécifié autre chose dans...

Le contrat d'édition.

Il s'agit souvent d'un contrat type que vous trouvez facilement sur Internet et que rien ne vous empêche de retravailler dans votre sens. Vous pouvez, par exemple, vous armer d'un avocat-négociateur et tenter de garder pour vous les trois quarts des droits d'adaptation cinématographique ou demander 12 % sur les ventes dès le premier exemplaire, et pourquoi pas une révision à la hausse des « tranches » (les paliers de ventes au-delà desquels votre pourcentage augmente). Il serait, néanmoins, dommage de perdre votre éditeur en

étant trop exigeant. Gardez à l'esprit que ce contrat doit être gagnant-gagnant.

Le droit de préférence.

Vous pouvez très bien refuser le droit de préférence que l'éditeur tentera de vous imposer, mais, franchement, quoi d'anormal à ce que l'éditeur ne souhaite pas vous perdre alors qu'il aura fait le « sale boulot » pour vous faire connaître ? J'avais sur mon premier contrat un droit de préférence pour trois manuscrits. Cela voulait dire deux choses : d'une part, que si Arléa refusait mon manuscrit, j'étais libre, *ensuite*, de le proposer à quelque éditeur de mon choix ; d'autre part, qu'au bout de trois refus successifs (de trois histoires complètes différentes), ce droit tombait. J'ai toujours trouvé juste cette clause. J'ai d'ailleurs eu la chance qu'Arléa édite *Ma mère, à l'origine*, un roman dur et « invendable » (qui nous aura valu un très beau succès critique), parce que les ventes de *Je viens de tuer ma femme* « le permettaient ». Et après cela, j'aurais tenté d'aller signer directement chez Flammarion, Fayard ou Gallimard ? Certainement pas ! Mais parce que d'autres auraient pu être tentés de le faire, le droit de préférence existe.

4/ L'hypothèse négative : mon manuscrit a été refusé par tous les éditeurs traditionnels !

Pas grave, je tente « d'autres voies ».

Il est possible de n'être édité que virtuellement. Vous pouvez mettre votre manuscrit en ligne sur le service *Kindle* d'Amazon, par exemple. Il n'y a aucune sélection, aucuns frais. C'est rapide et ça vous permet de toucher 70 % du montant des ventes. Ça peut même vous permettre d'être repéré par un éditeur, et publié avec un *buzz* qui aura précédé la sortie de votre roman. C'est incontestablement une

solution à laquelle il faut penser, surtout si l'on n'a pas trois cents euros pour imprimer et envoyer son manuscrit.

Vous pouvez aussi aller voir un imprimeur et éditer votre manuscrit à compte d'auteur. Ce n'est pas donné, mais rien ne vous empêche de tenter le financement participatif (*crowdfunding*) sur des sites tels que KissKissBankBank pour trouver des fonds.

Les « autres voies » ne m'intéressent pas.

Votre manuscrit ayant été refusé partout, vous commencez à douter de sa qualité. À ce stade, vous devenez une « proie ». Lorsque vous ressentez le besoin d'être aidé, il importe que vous vous protégiez de deux types de personnes.

Vos proches

Ils pourraient vous reprocher d'avoir consacré trop de temps à un projet voué à l'échec. C'est un cas plus fréquent qu'on ne croit. Je vous rappelle, cependant, que ce n'est pas à une histoire que vous avez consacré du temps, mais à vous-même, ce qui n'a pas de prix.

Les coaches littéraires.

De plus en plus de « coaches littéraires » fleurissent sur Internet et vous proposent leurs services, tels qu'un diagnostic complet avec annotation de votre manuscrit pour un prix moyen de 800 euros. Dans l'absolu, si cette fiche est vraiment réalisée avec sérieux et peut vous aider, pourquoi pas. Il faut plusieurs heures de travail pour lire un manuscrit, l'annoter et faire une fiche qui le synthétise dans ses qualités et ses défauts. Le problème, c'est que, d'une part, cela représente quand même beaucoup d'argent et que, d'autre part, vous n'avez aucune garantie quant au sérieux du coach. Vous risquez donc de jeter environ 800 euros à la poubelle. Ces mêmes coaches vous proposent aussi « l'aide à la réécriture de votre manuscrit » pour environ 200 euros l'heure. Je ne prétends pas que ce soit le prix moyen. C'est en tout cas celui que je me suis vu proposer par courrier, après en avoir fait la demande. C'est autant, voire plus,

qu'un professeur de médecine... On m'a aussi proposé un forfait de 600 euros + un intéressement sous la forme d'un pourcentage sur mes droits d'auteur... pour mener les recherches d'éditeurs !

Vous n'avez besoin de personne pour mener ces recherches. Un coach n'a pas plus de chances que vous de placer votre ouvrage. Il vous suffit de faire la liste des éditeurs vous-même et de leur envoyer votre manuscrit. En revanche, rencontrer physiquement quelqu'un ou discuter avec lui par téléphone, et lui confier l'amélioration de votre manuscrit, en le payant à l'avancée du travail, là, pourquoi pas. Et le prix ne doit pas être forfaitaire, mais dépendre de la taille de votre manuscrit et des corrections qu'il y aurait à effectuer. Si ce travail consiste plus en une correction d'orthographe que de fond, optez pour un correcteur (facilement trouvable sur Internet), ce qui vous coûtera nettement moins cher.

J'ignore quelle réponse les éditeurs vous apporteront, mais je sais ce que vous pouvez faire dès maintenant, avant même cette fameuse réponse :

Commencez votre deuxième roman !

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

Je décide d'écrire vite un bon roman grâce à l'énergie...

Introduction	13
Le <i>wish killer</i> (oui, mais...)	11
L'ancrage et la programmation du cerveau	15
 1/ Je décide d'écrire un roman en un mois	 19
Deux heures par jour pour réaliser votre rêve	20
 2/ Je respecte ces règles pour écrire mon premier roman	 23
 3/ Je suis bienveillant... envers moi !	 26
 4/ Je programme mon cerveau, puis je commence mon manuscrit	 30
Des conflits intérieurs trop forts	32

DEUXIÈME PARTIE

... Mais aussi grâce à la technique

1/ Deux solutions pour débiter	45
Solution 1 : Je me lance sur une idée	45
Solution 2 : Je fais un plan	49
 2/ Je prépare mon roman	 50
La règle des 5 W	51
« Qu'est-ce qui se passe quand... ? »	52

« Et si... »	53
Le conflit	53
Le climax	54
Le suspense	54
Les ficelles	55
L'intrigue	56
 3/ Je peaufine mes personnages	 57
Le protagoniste	57
L'objectif du protagoniste	57
L'élément déclencheur	58
Les failles du protagoniste	59
Les doutes du protagoniste	60
Les obstacles du protagoniste	61
La mue du protagoniste	62
Je caractérise mon protagoniste	63
L'antagoniste	66
Les personnages secondaires	67
Le dialogue de tous les personnages	68
Le décor, un personnage important	70
Le paysage, un autre personnage important	72
Les détails	74
 4/ Le plan	 76
Les scènes	76
Les chapitres	79
 5/ Je commence à rédiger mon roman	 83
L'accroche-choc	83
La présentation du personnage	85
L'annonce du conflit à venir	85
La narration	86
Le temps du roman	88
La mise en page	99

TROISIÈME PARTIE

Et ensuite ?

1/ J'ai beau essayer, ça ne marche pas !	95
Exercice en direct	96
2/ J'ai terminé mon roman, je fais quoi ?	99
Je bannis les clichés	100
Je diffuse mon manuscrit	101
L'hypothèse positive	103
L'hypothèse négative	105
Sommaire	109
Éditeurs de romans	113

LISTE NON EXHAUSTIVE
DES ÉDITEURS DE ROMANS...

Les éditeurs de très petite taille ou trop spécialisés
ont volontairement été écartés de cette sélection.

Mise à jour janvier 2017

ACTES SUD

BP 90038
13633 Arles Cedex
Tel. 04 90 49 86 91

ÂGE D'HOMME (L')

5, rue Férou
75006 Paris
Tel. 03 81 69 17 55

ALBIN MICHEL

22, rue Huyghens
75680 Paris Cx 14
Tel. 01 42 79 10 34

ALÉAS

15, quai Lassagne
69001 Lyon
Tel. 04 78 30 65 60

(ÉDITIONS) ALLIA

16, rue Charlemagne
75004 Paris
Tel. 01 42 72 77 25

ALMA

9, rue C. Delavigne
75006 Paris
Tel. 01 78 09 61 00

ANDRÉ DIMANCHE

10, cours Jean
Ballard
13001 Marseille
Tel. 04 91 33 20 48

ANNE CARRIÈRE

39, rue des
Mathurins
75008 Paris
Tel. 01 44 07 47 57

**ANNE-MARIE
MÉTALIE**

20, rue des
Grands-Augustins
75006 Paris
Tel. 01 56 81 02 45

ÉDITIONS APOGÉE

11, rue du Noyer
35000 Rennes
Tel. 02 9932 45 95

L'ARCHIPEL

34, rue des
Bourdonnais
75001 Paris
Tel. 01 55 80 77 40

ARLÉA

16, rue de l'Odéon
75006 Paris
Tel. 01 43 26 98 18

ATALANTE (L')

15, rue des
Vieilles-Douves
44000 Nantes
Tel. 02 40 20 56 23

**AUBE (Éditions de
l')**

Rue
Amédée Giniès
84240
La Tour d'Aigues
Tel. 04 90 07 46 60

ÉDITIONS**AUBÉRON**

88, route de
Sauveterre
64120 Aicirits
Tél. 05 59 65 00 19

BARTILLAT

2, rue Crébillon
75006 Paris
Tel. 01 40 51 82 60

**(ÉDITIONS)
BELFOND**

12, avenue d'Italie
75627 Paris Cx 13
Tel. 01 44 16 05 00

**BERNARD DE
FALLOIS**

22, rue La Boétie
75008 Paris
Tel. 01 42 66 91 95

**BOUT DE LA RUE
(Éditions du)**

1, rue
Marcellin Berthelot
92170 Vanves
Tel. 01 46 44 79 18

BUCHET-CHASTEL

7, rue des Canettes
75006 Paris
Tel. 01 44 32 05 60

CALMANN-LÉVY

31, rue de Fleurs
75006 Paris
Tel. 01 49 54 36 00

**CASTOR ASTRAL
(LE)**

52, rue des Grilles
93500 Pantin
Tel. 01 48 40 14 95

**CHAMBRE
D'ÉCHOS (LA)**

23, impasse Mousset
75012 Paris
LE CHERCHE-MIDI
23, rue du
Cherche-Midi
75006 Paris
01 42 22 71 20

**CONTREBANDIERS
ÉDITEURS (LES)**

52, rue Broca
75005 Paris
Tel. 01 43 37 74 78

**DÉCOUVERTE
(ÉDITIONS LA)**

9 bis, rue
Abel-Hovelacque
75013 Paris
Tel. 01 44 08 84 01

DENOËL

33, rue Saint-André-
des-Arts
75006 Paris
Tel. 01 44 39 73 73

**DIFFÉRENCE
(ÉDITIONS DE LA)**

30, rue Ramponeau
75020 Paris
Tel. 01 53 38 85 38

DILETTANTE (LE)

7, place de l'Odéon
75006 Paris
Tel. 01 43 37 98 98

**ÉCRITURE
(ÉDITIONS)**

34, rue des
Bourdonnais
75001 Paris
Tel. 01 55 80 77 40

FAYARD

13, rue du
Montparnasse
75006 Paris
Tel. 01 45 49 82 00

FLAMMARION

87, quai Panhard et
Levassor
75647 Paris Cx 13
Tel. 01 40 51 31 00

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tel. 01 44 16 05 00

**GALAADE
ÉDITIONS**

43, rue des Cloÿs
75018 Paris
Tel. 01 42 23 56 02

GALLIMARD

5, rue S. Bottin
75328 Paris Cx 07
Tel. 01 49 54 42 00

GRASSET

61, rue des
Saints-Pères
75006 Paris
Tel. 01 44 39 22 00

HACHETTE

43, quai de Grenelle
75905 Paris Cx 15
Tel. 01 43 92 30 00

HARMATTAN (L')

7, rue de l'École-
Polytechnique
75005 Paris
Tel. 01 40 46 79 20

**ÉLOÏSE
D'ORMESSON**

3, rue Rollin
75005 Paris
Tel. 01 56 81 30 70

HUGO & CIE

34-36, rue

La Pérouse
75116 Paris
Tel. 01 83 79 94 00

**JEAN-CLAUDE
LATTÈS**

17, rue Jacob
75006 Paris
Tel. 01 44 41 74 00

JIGAL

27, cours d'Estienne-
d'Orves
13001 Marseille
Tel. 04 96 17 67 00

JOËLLE LOSFELD

5, rue
Gaston-Gallimard
75328 Paris Cx 07
Tel. 01 49 54 16 97

**LA DERNIÈRE
GOUTTE**

19, rue
Saint-Fiacre
67000 Strasbourg
Tel. 03 69 09 76 22

LIANA LEVI

1, place
Paul-Painlevé
75005 Paris
Tel. 01 44 32 19 30

**MERCURE
DE FRANCE**

26, rue de Condé
75006 Paris
Tel. 01 55 42 61 90

MICHEL DE MAULE

41, rue de Richelieu
75001 Paris
Tel. 01 42 97 93 56

**MICHEL LAFON
PUBLISHING**

118, avenue Achille-
Peretti
CS 70024
92521 Neuilly-
S/Seine
Tel. 01 41 43 85 85

MINUIT

7, rue
Bernard Palissy
75006 Paris
Tel. 01 44 39 39 20

ODILE JACOB

15, rue Soufflot
75005 Paris
Tel. 01 44 41 64 84

L'OLIVIER

96, boulevard du
Montparnasse
75014 Paris
Tel. 01 41 48 84 76

P.O.L.

33, rue Saint-André-
des-Arts
75006 Paris
Tel. 01 43 54 21 20

ÉDITIONS

PAYOT ET

RIVAGES

18, rue Séguier
75006 Paris
Tel. 01 44 41 39 90

PHÉBUS

7, rue des Canettes
75006 Paris
Tel. 01 44 32 05 60

ÉDITIONS

PHILIPPE REY

7, rue Rougemont
75009 Paris
Tel. 01 40 20 03 58

PLON

12, avenue d'Italie
75627 Paris Cx 13
Tel. 01 44 16 09 00

ROBERT LAFFONT

30, place d'Italie
75013 Paris
Tel. 01 53 67 14 00

RUE FROMENTIN

28, rue La Bruyère
75009 Paris
Tel. 06 12 37 33 45

ÉDITIONS SABINE

WESPIESER

13, rue Séguier
75006 Paris
01 44 07 59 59

SEUIL (LE)

25, boulevard
Romain-Rolland
CS 21418
75993 Paris Cx 14
Tel. 01 41 48 80 00

STOCK

21, rue du
Montparnase
75278 Paris Cx 06
Tel. 01 49 54 36 55

TABLE RONDE (LA)

26, rue de Condé
75006 Paris
Tel. 01 40 46 70 70

TEMPS DES

CERISES (LE)

77, boulevard
Chanzay
93100 Montreuil
Tel. 01 41 69 94 68

ÉDITIONS THIERRY

MARCHAISSE

221, rue Diderot
94300 Vincennes
Tel. 01 43 98 94 19

ÉDITIONS VERDIER

17-19, rue Houdar
75020 Paris
Tel. 01 43 79 20 45

XO

Tour Maine
Montparnasse
33, avenue du Maine
- BP 142
75755 Paris Cx 15
Tel. 01 56 80 26 80

ZULMA

18, rue du Dragon
75006 Paris
Tel. 01 58 22 19 90

Imprimé par Rytmance
sur les presses de la SEPEC
Dépôt légal second trimestre 2017

Itak Éditions
4, rue Jean Bachelet
93360 Neuilly-Plaisance
www.itakeditions.fr

ISBN : 978-2-36501-029-0

